

REVUE

D'HISTOIRE DU

BAS-SAINTE-LAURENT

VOLUME XIII NUMÉRO 1

HIVER 1988

5,00\$



Muse

Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent

Publiée trimestriellement par la Société d'Histoire régionale du Bas-Saint-Laurent

C.P. 332,
Rimouski, Québec
G5L 7C3

Fondée par M. Noël Bélanger en 1973.

Conseil d'administration de la Société

Paul Lemieux, président
Jacques Proulx, trésorier
Jean-Pierre Bernard, administrateur
Claire Soucy, administratrice

Comité du patrimoine

Antonio Lechasseur, président

Comité de rédaction de la revue

Jean-Pierre Bertrand
Paul Lemieux
Claire Soucy

Politique rédactionnelle

Les personnes intéressées à publier ces articles, notes de recherche, notes bibliographiques ou comptes rendus peuvent faire parvenir leurs textes en tout temps.

Il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste pour publier dans la *Revue d'Histoire*. Le comité de rédaction peut, dans certains cas, assurer un support technique aux amateurs. Les textes sont lus par le comité et recommandés, selon le cas pour publication. Les auteurs demeurent cependant responsables du contenu de leurs textes. Une invitation pressante est faite aux intéressés.

Dépôts légaux:

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISSN-0381-8454

Société d'Histoire régionale du Bas-Saint-Laurent
Permis d'affranchissement au tarif de deuxième classe no 6605.
Publiée en mars 1988.

Sommaire

Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent

VOLUME XIII NUMÉRO 1 HIVER 1988

Éditorial:
Et de 13...

Paul Lemieux, président

2

La Romancière Frances Brooke et l'ermite
de l'Île Saint-Barnabé

Yvon Migneault

3

Un roman de «par chez-nous»:
Napoléon Tremblay d'Augustus Graham

Pierre Collins

12

Elise Belzile: une femme de lettre
chez les agriculteurs

Claire Soucy

17

Chroniques littéraires

Claire Soucy

Yves Tremblay

22

Une poète pour la Métis

Léona Tanguay

23

En page couverture:

«Rimouski d'Antan», aquarelle 14"x20". Artiste: Yvan Lavoie
Collaboration: Galerie d'art Bernard Larocque.

Éditorial

Et de 13...

Hé oui! Avec le présent numéro, la Société d'Histoire du Bas-Saint-Laurent entreprend le volume 13 au niveau de la publication de sa Revue d'Histoire qui, bon an, mal an, a réussi à tenir le coup malgré la précarité des ressources financières et les fluctuations au niveau des plumes-historiens-chercheurs.

Et que réserve ce 13^e volume? Délaissant toutes les superstitions associées à ce chiffre tristement célèbre, nous allons continuer d'étaler dans nos pages différentes facettes de notre histoire régionale, voguant entre les événements et les hommes et les femmes, qui en ont été les acteurs. Et voici le numéro un de ce volume 13.

La présente édition s'attache à un sujet assez méconnu de notre passé: la littérature sur le Bas Saint-Laurent à travers la plume d'écrivains d'ici et d'ailleurs. En premier lieu, Yvon Mignault nous présente l'Ermite de l'île Saint-Barnabé, tel que présenté dans un roman écrit par Frances Brooke au XVIII^e siècle. Ensuite, Pierre Collins, un habitué de nos pages, nous présente *Napoléon Tremblay*, un roman publié dans les années 30 et dont l'action se situe dans le Témiscouata. De son côté, Claire Soucy, une historienne bénévole à la Société d'Histoire, nous fait connaître Elize Belzile, une journaliste de Saint-Fabien qui fut une pionnière dans le domaine au cours des années 20 et 30. Le numéro se poursuit avec 2 courtes critiques de parutions récentes dans le domaine de l'histoire régionale. Enfin, un dernier texte, et non le moindre, celui de Madame Léona Tremblay, figure bien connue dans le monde de l'enseignement universitaire à Rimouski, qui lève le voile sur Gemma Tremblay, une poétesse métissienne en amour avec son coin de pays. Voilà pour le contenu.

Et en terminant, juste un mot pour inviter tous les lecteurs et lectrices à soutenir la campagne de sensibilisation que mène actuellement le Comité du patrimoine de Rimouski au sujet de la préservation de la Maison des Jésuites au centre-ville de Rimouski. Cette demeure ancestrale, l'un des trop rares fleurons du patrimoine bâti rimouskois, mérite amplement d'être sauvée de l'usure du temps au profit des générations futures. Puisse le conseil municipal de la «Cité» de Rimouski ne point faire la sourde oreille face à ces revendications. À suivre.

En attendant, bien bonne lecture et une belle fin d'hiver.

Paul Lemieux



Président

Que devons-nous à Frances Brooke, 1724-1789, au sujet de Toussaint Cartier, l'ermite de l'île St-Barnabé, 1707-1767?

par Yvon Migneault

«Je trouvaï dans sa conversation tout ce qui aurait pu être un ornement de la société.»

I found in his conversation all which could have adorned society.»

Confidence faite à Frances Brooke.

Frances Brooke, romancière anglaise qui vécut au Canada de 1763 à 1768, n'a pas eu bonne presse en milieu rimouskois depuis que Joseph-Charles Taché, en 1865, révéla au public francophone l'existence de son roman, *The History of Emily Montague*, publié à Londres cent ans plus tôt, et dans lequel elle avait consacré quelques pages à l'Ermite de l'île St-Barnabé: l'auteur, écrivait-il, «avait travesti ce souvenir si intéressant de notre histoire en un pitoyable roman d'amourettes.»¹

S'est-on demandé pourquoi? Cette femme était pourtant bien renseignée. Et puis, en deçà de la légende, n'y aurait-il pas un substrat historique? Son récit ne contiendrait-il pas des éléments authentiques?

«Tout est mystère dans la vie de cet ermite», écrivait Mgr Cyprien Tanguay, en 1886.² Le mystère, s'il y en a un, ne vient pas tant de la rareté des documents ou de la personnalité de Toussaint Cartier, que de la méconnaissance du caractère spécifique de la vocation qui fut la sienne, c'est-à-dire de la vie érémitique, et aussi de l'absence d'une approche historique suffisamment adéquate pour la mettre en valeur.

On se méprendrait, croyons-nous, sur la signification de la vie que mena l'Ermite de l'île St-Barnabé, si, d'une part, on négligeait de la situer dans la tradition

ininterrompue de l'érémitisme dans l'Église catholique, du III^e siècle à nos jours, et si, d'autre part, on ne replaçait pas ce courant spirituel dans le contexte plus large de la société de son époque. Autrement, on prêterait au personnage un destin qui ne fut pas le sien, et on projetterait sur lui des mobiles psychologiques qui n'ont rien eu à voir avec ses motivations profondes, d'où par exemple, le recours à la légende comme essai d'interprétation rationnelle. Ainsi, écrivait avec humour Robert de Roquebrune: «Les gens de bon sens ne comprennent jamais rien à l'héroïsme ou à la sainteté»³

Quoi qu'il en soit, légende mise à part, il est étonnant de constater que parmi les documents du XVIII^e siècle relatifs à l'Ermite de l'île St-Barnabé, c'est encore à Frances Brooke qu'il faille se référer pour avoir l'idée la plus exacte de la physionomie de Toussaint Cartier et des détails concernant son ermitage. On a pu inventer une légende, mais, ici, on n'a ni inventé le personnage, ni son décor: le cadre historique est des plus authentiques, comme le confirment d'autres sources étrangères au récit de la romancière. Cette démonstration fera l'objet de cet article.

Au préalable, mentionnons quelques données importantes:

«La vie érémitique est comme la pointe extrême et absolue d'une recherche de la solitude aussi naturelle à l'homme que le besoin contraire de vie sociale,» écrivait Pierre Doyère.⁴ En christianisme, cette vie solitaire et contemplative prend tout son sens en regard des conseils évangéliques, de la recherche de l'Uni-

que Nécessaire, du témoignage de la transcendance de Dieu par rapport aux contingences de ce monde et de l'annonce eschatologique du retour du Christ. Sans la foi, ce genre de vie serait absurde.

Pour être rare, cette vocation n'en est pas moins constante dans l'histoire de l'Église, depuis les Pères du désert jusqu'à nos jours, en passant par Jeanne LeBer, 1662-1714, la première recluse canadienne et soeur spirituelle de Toussaint Cartier, le Père Charles de Foucault, Carlo Carretto, Daniel-Ange, et plus près de nous, ces dernières années, à Bic, le Père Drolet.

Du côté vocationnel, l'option de vie de Toussaint Cartier, vers l'âge de vingt-et-un ans, en 1728, à la suite d'un naufrage et d'une expérience religieuse radicale, n'a rien eu de fortuit; la grâce aidant son engagement se situait dans le prolongement des grands spirituels français du XVII^e siècle, avec Jean Bernières de Louvigny et son Ermitage de Caen, en Normandie, ainsi que des exemples laissés par les ermites de sa Bretagne natale.

Quant à l'aspect sociologique, pour qu'une vocation de ce type puisse s'épanouir, il faut un milieu humain favorable; Rimouski dans la première moitié du XVIII^e siècle, était réputé pour être profondément imprégné de valeurs évangéliques, comme le constatait un évêque de l'époque: «on ne parlait que de la piété et de la religion des seigneurs et des habitants de Rimouski.»⁵

Au niveau des valeurs humaines, le seigneur Pierre Lepage de St-Barnabé, 1687-1754, considéra Toussaint Cartier «comme un sien enfant, un homme de la famille», et pour l'aider à réaliser son idéal de vie solitaire, il mit à sa disposition une partie de l'île



La Place des Halles à Morlaix, en Normandie, vers 1850, la ville natale de Toussaint Cartier. (Dessin aquarelle de E. Cole, Musée de Morlaix).

St-Barnabé; Toussaint la lui avait demandée «pour vivre seul, afin d'y faire son salut» avait-il tenu à spécifier dans un acte sous seing privé daté du 15 novembre 1728.⁶ Cette amitié se prolongea ensuite avec tous les membres de la famille, notamment avec le seigneur Germain Lepage de St-Germain, 1727-1756, et le coseigneur Pierre Lepage de St-Barnabé II, 1725-1802, tuteur de son neveu pendant sa minorité, le «seigneur en pieds» Louis Lepage de St-Germain, 1748-1841. Selon les témoignages unanimes, Toussaint jouissait de l'estime et du respect de ses concitoyens rimouskois.

Sur le plan du cheminement intérieur, on ne s'engage pas dans la voie de l'éremitisme sans un conseiller averti, un père spirituel: ce rôle revint principalement au Père Ambroise Rouillard, 1693-1769, récollet missionnaire, qui accompagna l'ermite pendant les trente-huit années qu'il passa sur l'île St-Barnabé; Toussaint mourut dans ses bras, le 30 janvier 1767, âgé d'environ soixante ans. «Sa mort, comme l'avait été sa vie, fut un sujet d'édification», avait noté Mgr Joseph Signay, évêque de Québec.⁷

Comme contexte politique, la vie de Toussaint Cartier, à l'exemple de celle de ses contemporains, s'écoula sous deux allégeances successives: la première, de 1728 à 1759, en tant que sujet de Louis XV, roi de France,

et la seconde, de 1760 à 1767, comme sujet de Georges III d'Angleterre, souverain protestant.

Du point de vue culturel et religieux, l'ermite fut témoin de l'Age d'Or de la Nouvelle-France, puis du traumatisme causé par l'abandon de la France et des débuts du Régime anglais avec sa politique d'anglicisation et de protestantisation, marquée par la crise morale suscitée par le Serment du Test, inacceptable pour un catholique.

Au temps du Régime français, l'existence et la réputation de l'Ermite de l'île St-Barnabé étaient fort bien connues dans le Bas-du-Fleuve et ailleurs, notamment par les navigateurs, les voyageurs et les missionnaires, à preuve cette confiance de Mgr Jean-Olivier Briand, évêque de Québec: «Lorsqu'en 1741, je suis arrivé au Canada... il y avait encore un certain Hermite dont on publiait avec édification les mérites.»⁸

L'Ermite de l'île St-Barnabé vivait encore quand Frances Brooke, 1724-1789, née Moore, épouse de John Brooke, chapelain des troupes de Wolfe et premier pasteur protestant de Québec, en entendit parler; retirée à Sillery, vraisemblablement dans l'ancienne résidence des Jésuites, elle écrivait alors un long roman épistolaire, *The History of Emily Montague*, qui allait devenir dans la littérature anglophone «the first canadian novel».⁹

Voyons de plus près comment Frances Brooke entendit parler de notre ermite dont l'existence n'offrait aucun exemple dans l'Angleterre de son temps, depuis qu'en 1534, Henry VIII avait banni du royaume prêtres, moines et ermites, rompant ainsi avec la tradition catholique.

Pour les Anglais, que l'île St-Barnabé, la première île en remontant le St-Laurent, fut habitée par un ermite, c'était chose connue depuis qu'une escadre de la flotte de l'amiral Durwell, en route pour le siège de Québec, y était descendue le 14 juin 1759.¹⁰ D'autres marins et militaires y mirent pied tout au long de cet été-là et dans les années qui suivirent. L'île était attrayante avec ses deux havres, sa forêt de



Les armoiries de la Ville de Morlaix.

conifères, ses ressources en eau potable, son gibier à poil et à plume, ses fruits sauvages; fréquemment, les navires mouillaient dans ses parages, comme l'avaient fait, par exemple, ceux du Marquis de Montcalm, le 6 mai 1756.¹¹ Le solitaire qui y vivait, avait rassuré les Anglais: l'homme était désarmé, paisible et survenait à ses besoins en cultivant un lopin de terre.

Les Autorités anglaises nouvellement installées au Canada n'avaient pas attendu la signature du Traité de Paris, en 1763, pour mettre en place une nouvelle infrastructure politique, militaire, économique et religieuse. Déjà, en 1761, on avait procédé au recensement de la population, à l'inventaire des ressources naturelles et des biens des habitants, du seigneur au curé.¹²

Par ailleurs, selon les instructions du gouverneur James Murray, les Anglais ne négligeaient rien pour apaiser les craintes de la population: ils (les Canadiens) ne craignent rien de moins que de subir le sort des Acadiens et de se voir arracher de leur pays natal», écrivait Murray en 1762. Aussi, les fonctionnaires anglais s'efforçaient-ils de multiplier les contacts courtois en vue de favoriser la loyauté des nouveaux sujets de Sa Majesté Britannique, Toussaint Cartier comme les autres, bien que ses préoccupations ne fussent pas de cet ordre; il s'était retiré des affaires de ce monde depuis plus de trente ans, quoiqu'il ne fut ni indifférent au sort de ses compatriotes ni au sien.

Plus tôt, en 1760, des voyages de reconnaissance furent effectués pour établir une carte de la navigation fluviale, par méfiance des pilotes canadiens et des riverains dont le loyalisme n'était pas encore acquis. Le capitaine James Cook, plus tard célèbre découvreur de la Nouvelle-Zélande et de nombreuses autres îles, en reçut la commission. À bord du *Northumberland*, muni d'appareils scientifiques, «James Cook passa tout l'été à effectuer des sondages entre Matane et l'embouchure du Richelieu». ¹³ Son travail fut terminé l'année suivante, en 1761, et la carte produite nous fait voir, entre autre, les sondages qu'il avait relevés autour de l'île St-Barnabé, Pointe-au-Père et à l'embouchure de la rivière Rimouski. ¹⁴

À ce dernier endroit, à quelques pas du manoir qu'on appelait la Grand'Maison, quoi de plus naturel et de plus logique pour le capitaine Cook et les membres de son équipage que d'entrer en contact avec la famille seigneuriale et leurs gens qui, de la grève, observaient leurs manoeuvres? Sous le Régime français, Rimouski était un lieu de ravitaillement pour les navires et un poste pour les pilotes. ¹⁵ Quant à l'île St-Barnabé, pour des raisons stratégiques, elle fut parcourue en tout sens et rien n'échappa à la curiosité de l'équipage. La présence de l'ermite dût en intriguer plus d'un; cette découverte étonnante allait



Les armoiries des seigneurs LePage.

par la suite alimenter les conversations dans les garnisons et les salons de Québec. Quel mystère se cachait derrière ce personnage?

Frances Brooke était déjà une romancière célèbre en Angleterre, et une femme du monde très recherchée dans les cercles qui gravitaient autour des personnalités politiques et militaires de Québec. Très tôt entrée dans la carrière des lettres par le biais du journalisme, ¹⁶ elle écoutait et notait dans son journal personnel ¹⁷ les propos et les anecdotes qu'on racontait dans les salons du gouverneur James Murray et de son successeur Guy Carleton. Son in-

Toussaint Cartier (1707-1767).



térêt à la conversation était d'autant plus soutenu qu'elle accumulait des matériaux pour un roman dont l'intrigue se passait au Canada.

Un jour, elle entendit parler ou lu que sur une île, la dernière île en regagnant le Golfe, l'île St-Barnabé, vivait un ermite qui s'y était établi depuis longtemps déjà. Celui qui en parlait dans une réunion sociale ou dans une lettre paraissait très bien renseigné, comme s'il eût lui-même rendu visite au solitaire.

Cet ermite intriguait Frances Brooke; elle avait recueilli bien des observations sur les moeurs des habitants du pays ¹⁸, elle ajouterait un fait exotique de plus dans les allées et venues des personnages de son roman. Cet ermite était une énigme: comment l'introduire sans que son apparition ne vienne gâcher son roman à thèse, à savoir la sensibilité dans ses rapports avec la Nature et la Société? ¹⁹ Cet ermite, par son style de vie, n'allait-il pas à l'encontre de ses idées philosophiques qui prônaient que l'homme n'est heureux que dans la société de ses semblables, comme l'intrigue du roman le soutendait? Procéder par contraste, elle ne pouvait le faire sans être infidèle au portrait psychologique qu'on lui avait donné du personnage: l'homme était sympathique, accueillant, fin causeur... rien d'un misanthrope.

Mais enfin, pour quel motif cet homme déjà âgé vivait-il seul sur une île? À prime abord, Frances Brooke n'y voyait rien de vertueux au sens où elle l'entendait: «Il est dans l'intérêt de la vertu d'être représentée telle qu'elle est: aimable, souriante et marchant toujours main dans la main avec le plaisir; nous avons été formés pour être heureux et pour contribuer au bonheur de nos semblables; il n'existe pas de vertu en soi, mais des vertus sociales.» ²⁰

Protestante libérale, plus théiste que chrétienne, à ses préjugés religieux s'ajoutaient les idées que véhiculait la philosophie naturaliste du siècle des Lumières: «J'ai la plus mauvaise opinion à l'égard de ceux qui



Frances Brooke (1724-1789) (B. Dufèvre, *Cinq Femmes et nous*).

fuient la société et cherchent à vivre dans un état si contraire à notre nature», fait-elle dire à l'un de ses personnages, conviction très voisine de celle de Diderot dans *La Religieuse*, pour ne nommer que lui.²¹

Cependant, son correspondant ou son interlocuteur, tout en partageant les thèses philosophiques alors à la mode, semblait plus nuancé dans son appréciation de l'Ermite de l'île St-Barnabé depuis qu'il s'était renseigné.

Au reste, ce narrateur familier des Brooke et des salons de la Haute-Ville, n'était-il pas aussi le modèle dont s'inspirait la romancière pour jouer le rôle du colonel Edouard Rivers, l'amant d'Emily Montague, l'héroïne de Frances Brooke?

Plus que chez l'héroïne qui semble n'avoir existé que dans l'imagination de l'auteure, la tradition littéraire anglophone a vu une similitude frappante entre Edouard Rivers et le colonel Henry Caldwell, 1738-1810, aide de camp de Wolfe lors du siège et de la prise de Québec en 1759.²² Ce prestigieux militaire cultivé, habitait depuis, à proximité de la résidence des Brooke, à Sillery, une villa qu'il avait appelé en français «Sans bruit». Le colonel Henry

Caldwell s'exprimait d'ailleurs très bien en français: «J'ai des avantages ici que beaucoup de mes compatriotes n'ont pas. Je les dois à ma facilité de parler français.»²³

Quelle description a-t-on fait de lui? Henry Caldwell: «un beau colonel de 27 ans. Voyons... cinq pieds sept pouces, bien fait, de belles dents, un sourire agréable. Les yeux vifs, un air militaire, toutes les manières d'un homme de qualité: de l'esprit, de la franchise, un coeur généreux, un jugement sain, beaucoup de tendresse. Modeste.»²⁴ Tel est le prototype d'Edouard Rivers, dans le roman.

«Toutes les manières d'un homme de qualité», a-t-on écrit de Caldwell-«Rivers»: ces qualités, le visiteur les retrouvera chez l'ermite: «J'ai trouvé dans sa conversation, disait-il, tout ce qui aurait pu être un ornement de la société.»²⁵

Caldwell ou un autre, ami de Brooke, il reste évident pour nous qu'un personnage important, parlant français, dans l'entourage du gouverneur Murray ou de Carleton, est allé rendre visite à Toussaint Cartier, peu de temps avant sa mort, à l'occasion d'un voyage d'affaires dans le Bas-du-Fleuve. Effectivement, Edouard Rivers, dans le roman, s'est rendu au-delà de Kamouraska en vue de l'achat d'une propriété, tout comme Henry Caldwell alors agent du gouvernement pour les seigneuries; son fils d'ailleurs s'établira à Rivière-du-Loup.²⁶

Après 1763, alors que la vallée laurentienne devient «The Province of Quebec», beaucoup de militaires et de marchands anglais firent l'acquisition de seigneuries et de vastes domaines; nombreux, en effet, étaient les canadiens victimes de la banqueroute du papier-monnaie de l'ancienne Mère-Patrie, et du transfert des leviers de l'économie coloniale entre les mains des nouveaux maîtres.

Nous inclinons à penser que c'est sous la forme d'une lettre que Frances Brooke connut tous les détails qu'elle cherchait sur l'ermite. Et pourquoi pas? Tout le roman qu'elle a sur le métier est composé de lettres qui ne sont

pas toutes façonnées de la même main et que les personnages s'échangent.²⁷ Il y en a 238... réparties en quatre volumes. Celle qui nous intéresse est la 32^e du troisième livre.

Frances Brooke écrivait un roman d'amour. Elle n'était tout de même pas pour faire l'éloge de la vie solitaire que valorisait l'Église catholique qu'elle se permettait parfois de ridiculiser. L'ermite, disait-on, avait tout quitté pour l'amour de Dieu et le salut de son âme. Cette affirmation dépassait la spiritualité de la romancière dont l'éthique était teintée d'épicurisme. On pouvait aimer l'Être suprême sans se séparer de ses créatures, raisonnait-on. Et puis, on était dans le siècle des Lumières, et non plus dans un ténébreux Moyen-Âge avec ses superstitions religieuses: «O superstition, quel est ton empire! Tu n'as sûrement point de plus cruel ennemi que moi!» fait dire Frances Brooke à l'un de ses personnages, reflétant par-là sa pensée. C'était beaucoup dire de la part de la fille et de l'épouse d'un pasteur, et Voltaire qu'elle admirait avait de quoi sourire.

Au récit qu'elle a sous les yeux, elle substituera à la cause de l'isolement de l'ermite un motif qui vaille la peine d'être retenu par ses lecteurs: *une peine d'amour*, comme il y en a d'autres dans les lettres que contient son roman. Cependant, pour la vraisemblance et la couleur locale, elle aura besoin d'un support historique que nul ne lui contestera; les éléments qu'elle possède se grefferont autour de l'idée d'un naufrage, ce qui est véridique, et ce naufrage, elle le racontera de telle sorte qu'il serve sa thèse idéologique: *à un grand amour malheureux, on peut tout pardonner, même la réclusion volontaire*.

Comme cette étude ne porte pas sur la légende proprement dite, résumons-là pour le bénéfice de nos lecteurs. L'ermite, dont on ne donne pas le nom, aurait été marié en secret, en France, à une jeune fille du nom de Louise, avec laquelle il convola vers le Canada; à l'île St-Barnabé, le jeune homme descendit seul pour chercher des rafraîchissements à son épouse. Pendant

qu'il y était, une tempête s'éleva et mit le navire en péril; impuisant à porter secours, il vit périr celle qu'il aimait, recueillit son corps sur la grève et l'inhuma. Inconsolable, il décida de passer le reste de ses jours sur cette île, dans la nostalgie de cet amour.²⁸

Tout cela est fictif, évidemment: il n'y a jamais eu de naufrage de ce type à l'île St-Barnabé, d'après les chercheurs qui ont recensé et localisé les naufrages du St-Laurent au XVIIIe siècle. Tousaint Cartier a fait un naufrage, il est vrai, mais pas dans notre région et en d'autres circonstances.

Au plan historique, touchant l'Ermite de l'île St-Barnabé, que devons-nous à Frances Brooke? Nous allons présenter les éléments que l'analyse de son texte nous a permis de dégager, et nous corroborerons ses observations par des témoignages provenant d'autres sources.

Auparavant, il importe de faire quelques remarques sur la traduction que nous avons privilégiée par rapport au texte original.

Nous adopterons la traduction française de J.B. Robinet, faite en 1770, soit un an après la publication de ce roman à Londres,²⁹ parce que cette traduction possède des caractéristiques que les autres traductions françaises n'ont pas, indépendamment de leur valeur littéraire.³⁰

Ces particularités sont les suivantes:

1- Alors que les autres traducteurs français, littéralement fidèles à l'original ne mentionnent pas l'année où telle lettre fut écrite, Robinet ajoute au quantième et au mois, l'année courante. Ainsi il complète: «Île Barnabé, 13 octobre,» par l'année 1766. Cette année-là n'est pas fortuite pour nous; il aurait écrit l'année suivante qu'il y aurait eu une grave erreur historique puisque l'ermite était déjà mort. Tout nous laisse penser que c'est dans l'automne qui précéda son décès que l'ermite aurait reçu la visite d'un gentilhomme anglais. Cet

THE
H I S T O R Y
O F
EMILY MONTAGUE.

In FOUR VOLUMES.

By the AUTHOR of
LADY JULIA MANDEVILLE.

————— "A kind indulgent sleep
"O'er works of length allowably may creep."
HORACE.

V O L. I.

L O N D O N,

Printed for J. DODSLEY, in Pall Mall.

MDCCCLXIX.

Page couverture du livre de Frances Brooke, *L'Histoire d'Emily Montague* (Archives nationales du Québec).

encrage dans le temps est un argument de plus en faveur de l'historicité de cette rencontre.

2- Frances Brooke a écrit que l'ermite «has lived *sixtey years* alone on this island, il vécut *soixante ans* seul sur cette île». Robinet traduit qu'il y vécut «*quarante ans*», ce qui est plus proche de la vérité. Quant au chiffre soixante, il indique plutôt l'âge qu'avait l'ermite à cette époque. Il y a dans ces chiffres un flottement bizarre non dépourvu d'intérêt.

Venons-en à notre propos: pour la première fois, venant du XVIIIe siècle, *et du vivant de l'ermite*, nous avons une description de son physique, saisi sur le vif, et son portrait psychologique, tels que tout visiteur pouvait en parler.

Introduction:

«Île Barnabé, 13 octobre 1766. J'ai fait aujourd'hui une visite bien singulière; c'est à un ermite qui a vécu seul *quarante ans* sur cette île. I have been paying a very singular visit; 'tis to a hermit who lived *sixty years* alone on this island.»

Cette rencontre vaut la peine d'être racontée dans une lettre; le cas est étrange, inexistant dans l'Angleterre protestante et les colonies américaines de l'époque. Le visiteur ne se serait pas rendu à l'ermitage, croyons-nous, si des conseils encourageants ne lui avaient pas été donnés par des amis de Québec et par les gens du milieu. Au départ, sa curiosité est empreinte de préjugés défavorables.

1- Aspects physiques de l'ermite:

1.1 «*Son apparence désarma mon aversion*: His appearance



Aquarelle de James Patterson Cockburn (1779-1847) «La maison d'Emily Montagüe dans l'Anse de Sillery, 29 octobre 1829». (A. Bernier, *Le Vieux Sillery*, M.A.C., 1982, p. 23.).

desarmed my dislike.»

Le visiteur réalise qu'il est en présence d'un tout autre homme que l'idée qu'il s'en faisait; le solitaire est un personnage de grande distinction. En effet, nous a révélé le Marquis de Montcalm, Toussaint Cartier était «un gentilhomme breton des environs de Morlaix.»³¹ Charles Lepage, un témoin oculaire, ajoutait: «Pendant plusieurs années, il avait servi dans la Marine française.»³² «Parfait de manières,» avait relevé Joseph-Charles Taché.³³ «D'autres témoins avaient dit à l'abbé Louis-Edouard Bois: «Il était toujours propre; ses manières distinguées dénotaient en tout l'homme qui a du savoir vivre.»³⁴

1.2 «*Vieillard de haute stature: he is a tall old man*»

Dans tous les documents consultés, c'est ici la seule mention qui soit faite de sa taille. On le présente comme un vieillard; l'ermite approchait la soixantaine, s'il ne la dépassait, en 1766. C'était donc un âge vénérable, à l'époque où la durée moyenne d'une vie se situait autour de trente-cinq ans.

1.3 «*Avec barbe et cheveux blancs: with white hair and beard*»

À l'époque, la barbe n'était portée que rarement; dans la bonne société, le visage était rasé et on portait la perruque poudrée, ou

les cheveux longs attachés sur la nuque par un ruban noir. Porter la barbe est une tradition chez les ermites; aussi parle-t-on de la «barba eremetica.»

1.4 «*Ayant l'air de quelqu'un qui a vu des jours meilleurs: the look of one who has know better days.*»

Ces jours meilleurs remontaient à dix ans plus tôt, avant la guerre et ses séquelles politiques et religieuses, comme nous les avons évoquées plus haut, avec comme corrolaire l'insécurité qu'aggravaient l'âge et les maladies.

Le paysage de l'île St-Barnabé avait changé; les grands voiliers qui s'en approchaient n'arboraient plus les Fleurs de lys d'or mais l'Union Jack, symbole d'étrangeté qui accusait davantage son éloignement de la Mère-Patrie.

Jamais plus ne descendraient à son ermitage les amis de jadis, capitaines et matelots qui lui apportaient des nouvelles de sa Bretagne et des autres contrées qu'il avait visitées au temps où il faisait carrière dans la Marine.

Par ailleurs, les austérités de son style de vie, ses jeûnes prolongés et ses mortifications avaient creusé des rides sur son visage. «Il paraissait avoir souffert, ce que révélait un fond habituel de mélancolie,» écrivait J.-C.

Taché.³⁵ «Il éprouvait une douleur aiguë à un oeil.»³⁶ Malgré tout, l'ermite n'avait rien de gênant, et ses traits étaient empreints de noblesse.

1.5 «*Et montrant sur sa figure les marques d'une profonde bienveillance: and the strongest marks of benevolence in his countenance.*»

«En effet, nul homme ne montrait plus de dignité dans son maintien, dans ses décisions, en tout point enfin.» «Ajoutons qu'il était estimé par ses procédés obligeants ses soins empressés, et par dessous tout son sens droit et judicieux,» avait-on rapporté à l'abbé L-E. Bois.³⁷

2- Aspects psychologiques:

2.1 «*Il me reçut avec la meilleure hospitalité: He received me with the utmost hospitality*».

«Il était très hospitalier et accueillait avec bonne grâce ceux qui venaient le visiter dans sa solitude,» avaient dit des témoins lors de l'enquête de Mgr Joseph Signay, évêque de Québec, en 1838. C'était chez tous les visiteurs la caractéristique qui les frappait le plus. Notons, en passant, que chez les moines et les ermites, l'hospitalité est de précepte.

2.2 «*M'offrit tous ses fruits, spread all his little stores of fruits before me.*»

L'ermite cultivait un potager et des arbres fruitiers, en plus d'un vaste champ de blé, sur «trois arpents de profondeur», lisons-nous dans un acte notarié.³⁸ Comme notre visiteur rencontre l'ermite en automne, on ne s'étonnera pas de la profusion de fruits qu'il lui présenta. Cent ans plus tard, écrivait l'abbé Charles Guay, «on goûtait encore du fruit des gadelliers et des groseilles de son jardin.»³⁹

2.3 «*M'apporta du lait frais: fetched me fresh milk*»

«Il s'était construit... une petite étable qui logeait une vache et quelques poules,» avaient rapporté des témoins à J.-C. Taché.⁴⁰ Vache et poules, chaque année, vraisemblablement, étaient échangées grâce à la libéralité des seigneurs de Rimouski qui considéraient l'ermite «comme un homme de la famille.»⁴¹

L'ermite ne mangeait pas de viande; il s'autorisait de poisson, d'oeufs, de lait, de fromage, de légumes et de fruits, selon la tradition érémitique.

2.4 «*Ainsi que de l'eau d'une source voisine de sa maison: and water from a spring near his house.*»

Un siècle après, en 1873, l'abbé Charles Guay écrivait: «On voit encore aujourd'hui... la fontaine qu'il creusa de ses mains. Cette fontaine, à quelques arpents de sa maison, fournit toujours une eau douce et salubre. On aperçoit encore dans l'intérieur les parois de pierres qu'il y plaça pour conserver, durant l'été, une eau fraîche et pure.»⁴²

2.5 «*Après avoir conversé quelque temps, j'exprimai mon étonnement de ce qu'un homme m'ayant donné de telles preuves de sa bonté et de son humanité, pût être heureux en fuyant ses semblables: je parlai longuement sur ce sujet et il m'écouta très attentivement. After a little conversation, I expressed my astonishment, that a man of whole kindness and humanity I had just had fuch proof, could find his happiness in flying manking; I sait sais a good deal on the subject, to wnich he listende with the politest attention.*»

On imagine facilement que Toussaint Cartier n'en était pas à son premier entretien sur cette question. Sa vocation, déjà si difficile à comprendre chez un catholique qui voit l'un de ses frères entrer en religion, l'était bien davantage chez un protestant pour qui le célibat en lui-même est déjà suspect: que la vie solitaire vienne s'y ajouter devait apparaître à notre visiteur comme une situation allant à l'encontre des lois de la nature. Que l'ermite fut heureux, quoi de plus paradoxal?

Il y a ermite et ermite. Il y a une différence entre une option évangélique et une option écologique. Il y a celui que l'Église agrée comme tel, en l'occurrence Toussaint Cartier, et celui qui, sans motivations évangéliques avouées, vit en marge de la société comme le nommé Mandeville qui se retira vers 1785 au petit lac Maskinongé où il faisait le

commerce de la pêche.⁴³

Devant des témoins, Toussaint avait dit un jour à un missionnaire qu'il ne demandait qu'une chose à Dieu: «c'était de ne jamais lui offrir les facilités de se soustraire à la reconnaissance».⁴⁴

«Il m'écouta très attentivement», écrivait le visiteur. La qualité de l'écoute révélait la qualité de l'accueil fait par l'ermite.

2.6 «*Je trouvai dans sa conversation tout ce qui aurait pu être un ornement de la société. I found in his conversation all which could have adorned society.*»

«Il possédait une somme considérable de connaissances», écrivait J.-C. Taché.⁴⁵ L'ermite était instruit; ont toujours été exclus de la vie érémitique les ignorants et les vagabonds. Des témoins ont rapporté à Mgr Joseph Signay, que Toussaint «avait une bibliothèque assez intéressante et paraissait être bien instruit.»⁴⁶

Sa culture s'était aussi enrichie de ses voyages quand il était dans la Marine française. L'ermite est loin d'être une figure pâlotte, puisqu'ici un visiteur anglophone fait l'éloge de la qualité de sa conversation qui eût fait honneur à un salon de la haute société.

2.7 «*Il parut enchanté de la sympathie que je lui montrai (...) et nous nous séparâmes avec regret. He was pleased with the sympathy I shewed (...) We parted with regret.*»

Pour s'être ainsi rejoints, il fallait que les deux hommes aient quelque chose en commun: la culture, le goût de la solitude, le don de soi, la fidélité à un idéal, une certaine idée de la contemplation dont Aristote disait qu'elle est le sommet de la vie de l'esprit. «J'admire même son renoncement au monde», dira plus loin notre visiteur, I almost admire his renouncing the world...»

2.8 «*(...) un petit oratoire: a little oratory. Et j'implore le Dieu de miséricorde, And I implore the God of mercy.*»

Au sujet de ce lieu de prière, les témoins ont rapporté: «L'après-midi, il se retirait régulièrement dans sa petite maisonnette, et partageait le reste du jour entre la prière et la méditation.»⁴⁷ Et encore: «Il avait une chambre particulière dans laquelle personne



L'auteur Yvon Mignault, bénissant la croix de Toussaint Cartier sur l'île Saint-Barnabé le 24 juin 1967. (collection personnelle).

n'entraît et dans laquelle il se renfermait pour vaquer plus librement à l'oraison», avait noté Mgr Joseph Signay.⁴⁸ «Là se trouvait sa bibliothèque, mais sur laquelle ne pouvait reposer qu'un regard furtif», avait dit un autre témoin à l'abbé L.-E. Bois.⁴⁹

«C'était un homme très religieux», disait Charles Lepage.⁵⁰ «Son âme était toujours ouverte aux sentiments généreux et aux idées de miséricorde», ajoutait un autre contemporain.⁵¹

2.9 «*Je lui offris un présent, mais il ne voulut rien recevoir: I wished do have made him a present, but he will receive nothing.*»

Cette observation est typique. Elle n'a pu être inventée puisque Toussaint Cartier agissait toujours ainsi avec ses visiteurs, et à l'égard de ceux à qui il venait en aide matériellement: il donnait gratuitement, sans rien demander en retour, ce qui frappait toujours ceux qui voulaient lui offrir une compensation monétaire ou autre. «Il recueillait son grain pour le distribuer *gratuitement* à ceux qui en était au dépourvu.»⁵²

Ce geste de gratuité est dans la pure tradition érémitique. Elle souligne d'une manière convaincante le grand esprit de détachement qui habitait Toussaint Cartier.

Conclusion:

Extérieurement, tout y est dans ce récit de Frances Brooke. Il ne manque rien ou presque... Si, le chien de l'ermite, «seul compa-

gnon de la solitude de l'homme de Dieu.»⁵³

Voici donc, juxtaposé, le texte original en anglais et la traduction française de J.-B. Robinet: l'exé-

gèse de cette lettre nous a permis d'enlever tous les passages fictifs pour dégager les éléments qui ont un substrat historique incontestable.

«Isle Barnaby, Oct. 13.

I have been paying a very singular visit; 'tis to a hermit, who has lived sixty years alone on this island. (...)

But to my hermit; his appearance disarmed my dislike; he is a tall old man, with white hair and beard, the look of one of who has known better days, and the strongest marks of benevolence in his countenance. He received me with the utmost hospitality, spread all his little stores of fruits before me, fetched me fresh milk, and water from a spring near his house. (...)

After a little conversation, I expressed my astonishment, that a man of whole kindness and humanity I had just had such proof, could find his happiness in flying mankind; I said a good deal on the subject, to which he listened with the politest attention. (...)

«You appear, said he, »of temper to pity the miseries of others. My story is short and simple: (...)

a beginning storm (...) a second wave ... I saw them no more. (...)

... a little oratory...

... and I implore the God of mercy...

Though I cannot absolutely approve, yet I more than forgive, I almost admire, his renouncing the world in his situation. Devotion is perhaps the only balm... (...)

I found in his conversation all which could have adorned society; he was pleased with the sympathy I shewed (...) we parted with regret. I wished to have made him a present, but he will receive nothing.

(...)

C'est à partir du schéma général d'une lettre authentique, pensons-nous, que Frances Brooke intégra sa légende à des fins romanesques dans le goût de son époque.

Légende mise à part, nous avons cru bon lui rendre justice

pour nous avoir donné de l'Ermitte de l'île St-Barnabé son profil physique et psychologique, ainsi que le cadre de son ermitage, avant tout autre chroniqueur.

Il faudra attendre cent ans avant que la tradition orale ne soit recueillie et publiée, confirmant

Ile Barnabé, 13 octobre 1766.

J'ai fait aujourd'hui une visite bien singulière; c'est à un ermite qui a vécu seul quarante ans sur cette île. (...)

Mais revenons à mon ermite; son apparence désarma mon aversion; c'est un vieillard de haute stature, avec barbe et cheveux blancs, ayant l'air de quelqu'un qui a vu des jours meilleurs, et montrant sur sa figure les marques d'une profonde bienveillance. Il me reçut avec la meilleure hospitalité, m'offrit tous ses fruits, m'apporta du lait, ainsi que de l'eau d'une source voisine de sa maison. (...)

Après avoir conversé quelque temps, j'exprimai mon étonnement de ce qu'un homme m'ayant donné de telles preuves de sa bonté et de son humanité pût être heureux en fuyant ses semblables: je parlai longuement sur ce sujet et il m'écouta très attentivement. (...)

«Vous semblez, -dit-il, être d'une nature à avoir pitié des malheurs des autres. Mon histoire est courte et simple. (...)

une tempête (...) une seconde vague... et tout disparut.»(...)

... un petit oratoire...

... et j'implore le ciel...

Quoique je ne puisse entièrement l'approuver, non seulement je pardonne, mais j'admire même son renoncement au monde. La piété est peut-être le seul baume...(...)

Je trouvai dans sa conversation tout ce qui aurait pu être un ornement à la société. Il parut enchanté de la sympathie que je lui montrai (...) et nous nous séparâmes avec regret. Je lui offris un présent, mais il ne voulut rien recevoir. (...)

les renseignements donnés par Frances Brooke, du vivant de Toussaint Cartier.

Le 30 janvier 1988, 221^e anniversaire du décès de Toussaint Cartier, le premier ermite en Amérique du Nord.

NOTES:

1. Joseph-Charles Taché, **L'Hermite de l'île St-Barnabé**, dans la revue **Soirées canadiennes**, Brousseau et Frères, éditeurs, Québec, 1865, p. 353, et dans **Les Sablons (île de Sable et l'île St-Barnabé)**, Librairie Saint-Joseph, Montréal, 1886, p. 196. Cette monographie fut reproduite dans l'abbé Charles Guay, **Chronique de Rimouski**, P.G. Bélisle, imprimeur, Québec, 1873, p. 74-84.
2. Mgr Cyprien Tanguay, **A travers les registres**, Librairie Saint-Joseph, Montréal, 1886, p. 196. Vicaire puis curé à Rimouski, entre 1842 et 1859, l'auteur a inhumé les derniers témoins oculaires de la vie de Toussaint Cartier, sans avoir recueilli leurs confidences, semble-t-il.
3. Robert de Roquebrune, **Les Canadiens d'autrefois**, tome I, Fides, Montréal, 1962, p. 63.
4. Pierre Doyère, **Érémisme**, dans **Dictionnaire de spiritualité**, Beauchesne, Paris, 1960, fascicules XXVIII-XXIX, col. 953.
5. Mgr Jean-Olivier Briand, **Lettre pastorale aux fidèles de Rimouski**, datée du 1er septembre 1784, publiée dans Charles Guay, **op. cit.**, p. 112-119.
6. On trouvera le texte de cet acte dans Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 349-352, et dans Charles Guay, **op. cit.**, p. 73-79. L'original a été perdu après 1790, année où deux copies conformes furent relevées dans le greffe du notaire L. Deschenaux de Québec; la copie que transcrivit J.-C. Taché a disparu des Archives Nationales du Québec; la deuxième copie se trouve dans le fonds L.-E. Bois aux Archives du Séminaire de Nicolet.
7. Mgr Joseph Signay, **Notice sur le nommé Toussaint Cartier surnommé l'Hermite**, rédigée le 29 juillet 1838, lors de sa visite pastorale à Rimouski, Archives de l'Archevêché de Québec, 69CD, **Visites pastorales**, p. 118; taxe publié par Yvanhoë Caron, dans le **Bulletin de recherches historiques**, XLIV, 1938, p. 113-114. Taché, Guay et Tanguay ont ignoré l'existence de ce document. Il est regrettable qu'une copie de cette notice ne fut pas déposée dans les Archives de la paroisse de Rimouski; J.-C. Taché, par exemple, eut évité d'écrire que l'Hermite était un «illettré», et par la suite Michel Paquin qu'il était un «analphabète», dans **Dictionnaire de biographies canadiennes**, tome III, p. 106.
8. Mgr Jean-Olivier Briand, **op. cit.**, p. 112.
9. L'ouvrage dédié au gouverneur Guy Carleton, plus tard Lord Dorchester, fut publié sous le titre suivant: **The History of Emily Montague**, in Four Volumes, by the Auctor of **Lady Julia Mandeville**, Printed for J. Dodsley, in Pall Mall, London, MDCCLXIX.
10. Charles Guay, **op. cit.**, p. 47-48 et 107.
11. **Journal du Marquis de Montcalm** durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759, publié sous la direction de l'abbé H.R. Casgrain, Imprimerie, L.-J. Demers et Frères, Québec, 1895, p. 50.
12. P.-G. Roy, **Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec**, 1925-26.
13. Jean-Charles Fortin, **James Cook, hydrographe du Saint-Laurent**, dans la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. III, no 3, 1982, p. 73.
14. **Idem.**, p. 73.
15. Pierre-Georges Roy, **Inventaire des Ordonnances des Intendants de la Nouvelle-France**, 1919, vol. III, p. 73, à la date du 28 juillet 1745.
16. Dans **The Old Maid**, sous les pseudonymes de Mary Singleton et Spinster; voir **The History of Emily Montague**, introduction de Carl F. Klink, 1961, p. XI, New Canadian Library, no 27, McClelland and Stewart Limited, England.
17. Le journal de Frances Brooke fait partie d'une collection privée, celle d'Edmund Royds, de Stubton Hall, à Newark, en Angleterre.
18. «Grâce à elle, nous avons du Canada de 1763 à 1768, une esquisse qui, bien qu'incomplète, n'en est pas moins l'unique document que nous ayons de cette époque, en dehors de la paperasse officielle. On y entrevoit comment les deux nationalités prirent contact l'une de l'autre et, malgré tous les préjugés de la romancière, ce tableau a un charme vétéuste assez touchant». Dans B. Dufrebre, pseudonyme d'Émile Castonguay, **Cinq femmes et nous**, Bélisle, Editeur, Québec, 1950, p. 32.
19. George H. Hildebrand, **Setting and Sensibility: A Study of Two Novels, by Frances Brooke**, Thèse de Maîtrise ès Arts, bibliothèque de l'Université Mc Gill, 1973.
20. Lettre 135: «It is the interest of virtue to be represented as she is, lovely, smiling, and ever walking hand in hand with pleasure; we were formed to be happy, and to contribute to the happiness of our fellow-creatures; there are no real virtues but the social ones.»
21. «L'homme est né pour la société; séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'élèveront dans son coeur; des pensées extravagantes germeront dans son esprit, comme les ronces dans une terre sauvage. Placez un homme dans une forêt, il y deviendra féroce; dans un cloître, où l'idée de nécessité se joint à celle de servitude, c'est pis encore. On sort d'une forêt, on est esclave dans le cloître. Il faut peut-être plus de force d'âme encore pour résister à la solitude qu'à la misère; la misère avilit, la retraite dépare. Vaut-il mieux vivre dans l'abjection que dans la folie? C'est ce que je n'oserais décider; mais il faut éviter l'une et l'autre. » Diderot, **La Religieuse**, Chez Jean de Bonnot, Paris, 1974, p. 204.
22. Sir James McPherson LeMoine, **Monographies et Esquisses**, Québec, 1885, p. 192: «(...) l'amant préféré d'Emily, le séduisant colonel Rivers, n'était autre, si l'on en croit un antiquaire jadis en renom, feu l'honorable William Sheppard, de Woodfield, Sillery, que le brave et beau colonel Caldwell, alors propriétaire de «**Sans Bruit**». Sir James McPherson LeMoine; «Colonel Henry Caldwell, Wolfe's Assistant Quarter-Master General, was the original of Colonel Rivers in **Emily Montague**», dans **Picturesque Quebec**, Montréal, 1882, p. 378; Carl F. Klink, Introduction, **The History of Emily Montague**, **op. cit.**, p. VI.
23. Frances Brooke, **op. cit.**, livre premier, **lettre XLV**.
24. B. Dufrebre, **op. cit.**, p. 27. Voir aussi Carl F. Klink, Introduction, **The History of Emily Montague**, **op. cit.**: «She certainly knew Colonel Caldwell and other officers of General Wolfe's army who remained in the colony after the Conquest» p. VI.
25. Frances Brooke, **op. cit.**, livre troisième, **lettre XXXII** «I found in his conversation all which could have adorned society.»
26. «At this place (Rivière-du-Loup), I stopped to breakfast with Henry Caldwell who received me with the most hearty kindness...» Dans: C.J. Mountain, archdeacon of Lower Canada, **Visite to the Gaspé Coast, in 1824**, R.A.P.H. 1941-1942, p. 327.
27. B. Dufrebre, **op. cit.**, p. 23.
28. Sir James McPherson LeMoine dans **The Legends of the St. Laurent**, C.E. Holiwell, Publisher, Quebec, 1895, p. 175, s'est basé sur un renseignement erroné quand il a écrit: «The Church Registers of Rimouski attest his shipwreck in 1723...» Les registres ne contiennent rien de tel.
29. Sans nom de traducteur, à Amsterdam, chez D.-J. Changuion, MDCCLXX, sous le titre: **Histoire d'Emily Montague**, par l'auteur de **Julie Mandeville**, traduit de l'Anglais.
30. Monsieur Frenais, chez Gauguery, Libraire, rue des Mathurins, au Roi du Dannemark, MDCCLXX, avec Approbation et Privilèges du Roy, à Paris; et Madame M.-C.-R..., chez Léopold Collin, Paris, 1809.
31. **Journal du Marquis de Montcalm**, **op. cit.**, p. 51.
32. Narration de Charles Lepage, 1754-1846, témoin oculaire, dans Charles Guay, **op. cit.**, p. 65.
33. Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 347.
34. Archives du Séminaire de Nicolet, fonds L.-E. Bois, Succ. III, 42.
35. Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 348.
36. Mgr Joseph Signay, **op. cit.**, p. 118.
37. Archives du Séminaire de Nicolet, **opus cit.**
38. Acte passé devant l'avocat A. Panet, de Québec, le 6 juin 1790, dans le fonds J.-Ulric Tessier, Archives Nationales du Québec à Rimouski.
39. Charles Guay, **op. cit.**, p. 67.
40. Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 353.
41. Acte sous seing privé, daté du 15 novembre 1728, passé devant le Père Ambroise Rouillard, récollet missionnaire, à Rimouski, entre Toussaint Cartier et le seigneur Pierre Lepage de St-Barnabé. Voir note 6.
42. Charles Guay, **op. cit.**, p. 67.
43. Louis-Edouard Bois, Archives du Séminaire de Nicolet, **op. cit.**
44. **Idem**, Confidence faite vraisemblablement au Père Godefroy Coquart, jésuite missionnaire à Tadoussac, lors de l'un de ses voyages à Rimouski. Il tenait l'Hermite en très haute estime, et il lui avait fait parvenir plusieurs ouvrages de spiritualité dont **L'Imitation de Jésus-Christ** de Thomas à Kempis et **L'Introduction à la vie dévote** de saint François de Sales. Il en était de même chez son successeur le Père Jean-Baptiste de La-Brosse, qui lui aussi fit parvenir des livres de piété.
45. Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 348.
46. Mgr Joseph Signay, **op. cit.**, p. 117.
47. **Idem**.
48. **Idem**.
49. L.-e. Bois, ASN, **op. cit.**
50. Confidence recueillie par Elz-D. Gauvreau, dans **La Voix du Golfe**, Rimouski, 30 août 1867, p. 2.
51. L.-E. Bois, ASN, **op. cit.**
52. **Idem**.
53. J.-C. Taché, **op. cit.**, p. 354.

Un roman de «par chez-nous»:

Napoléon Tremblay d'Angus Graham

par Pierre Collins

(Archiviste, Responsable du Secteur archives et documentations régionales de la bibliothèque de l'UQAR)

Le but de cet article est de présenter une oeuvre littéraire, publiée en Angleterre en 1939, dont l'intrigue se passe, en grande partie, dans le Bas-Saint-Laurent.

Il peut sembler fort étrange pour nos lecteurs d'apprendre qu'un Écossais ait pu écrire, il y a presque cinquante ans, un roman dont l'action se déroule dans notre région, surtout dans le Témiscouata: nous allons ici dévoiler ce mystère littéraire... Nous examinerons tout d'abord qui est l'auteur, pourquoi s'est-il intéressé au Québec, plus particulièrement à notre coin de pays, enfin, que raconte-t-il et quel est l'intérêt de son roman pour nous.

L'auteur:

Angus Graham, né en 1892 à Skipness en Écosse, a vécu douze ans au Québec. Il fut «pendant plusieurs années, de 1922 à 1926, ingénieur forestier de la Compagnie Price Bros. avec résidence à Rimouski même et a été ensuite secrétaire de la Quebec Forest Industries Association (1925-1933) ce qui lui valait de continuer sa fréquentation de la forêt québécoise et de la forêt rimouskoise, d'y rencontrer des types de colons, de bûcherons, de draveurs et de contrebandiers qui lui ont servi de modèles pour ses personnages».2

En 1934, Angus Graham retourna en Écosse et fit profession d'écrivain; le matériel littéraire qu'il acquit lors de son séjour au Canada lui permit de publier, en 1935, *The Golden Grindstone*, et en 1939, *Napoléon Tremblay*.

M. Graham s'intéressa vivement aux questions des antiquités et des monuments de son pays. Il contribua régulièrement à des revues relatives à ces sujets et fut secrétaire de la Royal Commission on Ancient Monuments d'Écosse de 1935 à 1957.

Angus Graham serait décédé

vers 1977.3

Napoléon Tremblay: Ce roman, publié au Québec en 1945, raconte, en sept parties, l'histoire, étalée sur 18 ans (1920-37) de Napoléon Tremblay, simple vivant, qui occupe successivement les emplois suivants: gardien de barrage, contrebandier d'alcool (à son insu!), bûcheron, gardien sur une île, colon, commerçant enfin prospecteur.

L'intérêt de ce roman ne réside pas dans l'histoire somme toute très simple: ««Napoléon Tremblay» c'est l'histoire d'un jeune homme sans instruction et peu débrouillard qui réussit à refaire sa vie après un pénible départ et à s'enrichir assez tôt, grâce à son ardeur au travail et à un bon jugement que l'expérience développe peu à peu»4 ni dans sa richesse littéraire:

«Graham a construit un bon roman certes, mais un roman où la volubilité, une foule d'événements, des longueurs finissent par rendre la lecture plus ou moins intéressante dans certaines parties».5

Pour nous la valeur de ce roman réside dans sa description fouillée des conflits inhérents à l'ouverture de nouvelles paroisses sur des terres exploitées souvent par des compagnies forestières et dans sa description du monde de l'exploitation forestière. (lire sur cet aspect, les pages 132 à 180).

Ces deux aspects du roman sont d'autant plus intéressants pour nous qu'ils ont une coloration régionale; en effet l'auteur a situé le développement de son intrigue surtout dans le Témiscouata plus précisément autour du Lac Touladi dans son livre.

Il est intéressant, en passant, de souligner que malgré que l'auteur ait voulu créer une géographie imaginaire pour situer son

action littéraire, il a laissé assez d'indices qui nous permettent d'identifier certains lieux locaux décrits dans son roman ainsi, pour exemples, lorsqu'il parle de Rivière-Blanche (p. 89) ou de Saint-Denis (p. 90) il est très facile d'y voir Rimouski et Bic; ou encore lorsqu'il décrit Trois-Visons et les lles situées en face (p. 187 à 190 incl.) il est clair que l'auteur s'est inspiré du coin de Trois-Pistoles.

Ce qui peut nous sembler étrange dans cette géographie partiellement imaginaire, c'est que les distances entre les divers lieux que l'on peut identifier sont très réduites par rapport à la réalité; aussi, par exemple, le «héros» du roman Napoléon Tremblay parcourt-il, à cheval la distance de Saint-Eustache (Matane?) au Lac Touladi (Lac Témiscouata) en moins de douze heures, en plein printemps (p. 21 à 23 incl)! Nul doute que les raccourcis présents dans ce roman tiennent de l'esprit de l'auteur, un Écossais habitué à l'exéguïté de son pays natal! Quoi qu'il en soit il serait intéressant d'établir une carte illustrant les divers lieux cités par l'auteur; il est certain que l'on retracerait, grosso modo, le pourtour de notre région bas-saint-laurentienne.

Comme la colonisation a été très importante dans notre région, il faut lire la cinquième partie du roman (p. 245 à 293 incl.) où l'on assiste à l'ouverture de la paroisse de Sainte-Rose-du-Lac, située dans le canton «Casgrain», canton qui s'étend «à l'ouest de l'extrémité la plus basse de la seigneurie»7 (du Lac Touladi i.e. Témiscouata). L'auteur y décrit succinctement les diverses phases d'occupation du sol et de la formation de la paroisse: achat du lot, abattis, construction de la maison, arrivée du curé, aide gouvernementale, confrontation avec une compagnie forestière («Maine Lakes Pulpwood Compa-

ANGUS GRAHAM

*Napoléon
Tremblay*

Roman

Traduit de l'anglais
par André CHAMPROUX,
professeur au Collège Stanislas de Montréal.

MONTREAL
ÉDITIONS BEAUCHEMIN

1945



Établissement de colons à Auclair dans le Témiscouata en 1932. (Rapport général du Ministère de la Colonisation de la Chasse et des Pêcheries, Québec, 1933, p. 63).



Le même endroit, un an plus tard, soit en 1933. (Rapport général du Ministère de la Colonisation de la Chasse et des Pêcheries, Québec, 1933, p. 63).

ny») etc. La description faite par l'auteur illustre bien les difficultés qui affronteraient le colon qui voulait s'établir sur des terres nouvelles.

Au début, de la septième partie de son roman, l'auteur expose brièvement le problème de l'ouverture de nouvelles terres au détriment des concessions forestières que leurs propriétaires défendent jalousement. À la lecture de ce passage, on reconnaîtra facilement les querelles qui ont opposé le gouvernement, les colons, et la compagnie Fraser, appelée la Touladi Lumber Compa-

ny dans le roman, pour la cession de terres cultivables.⁸

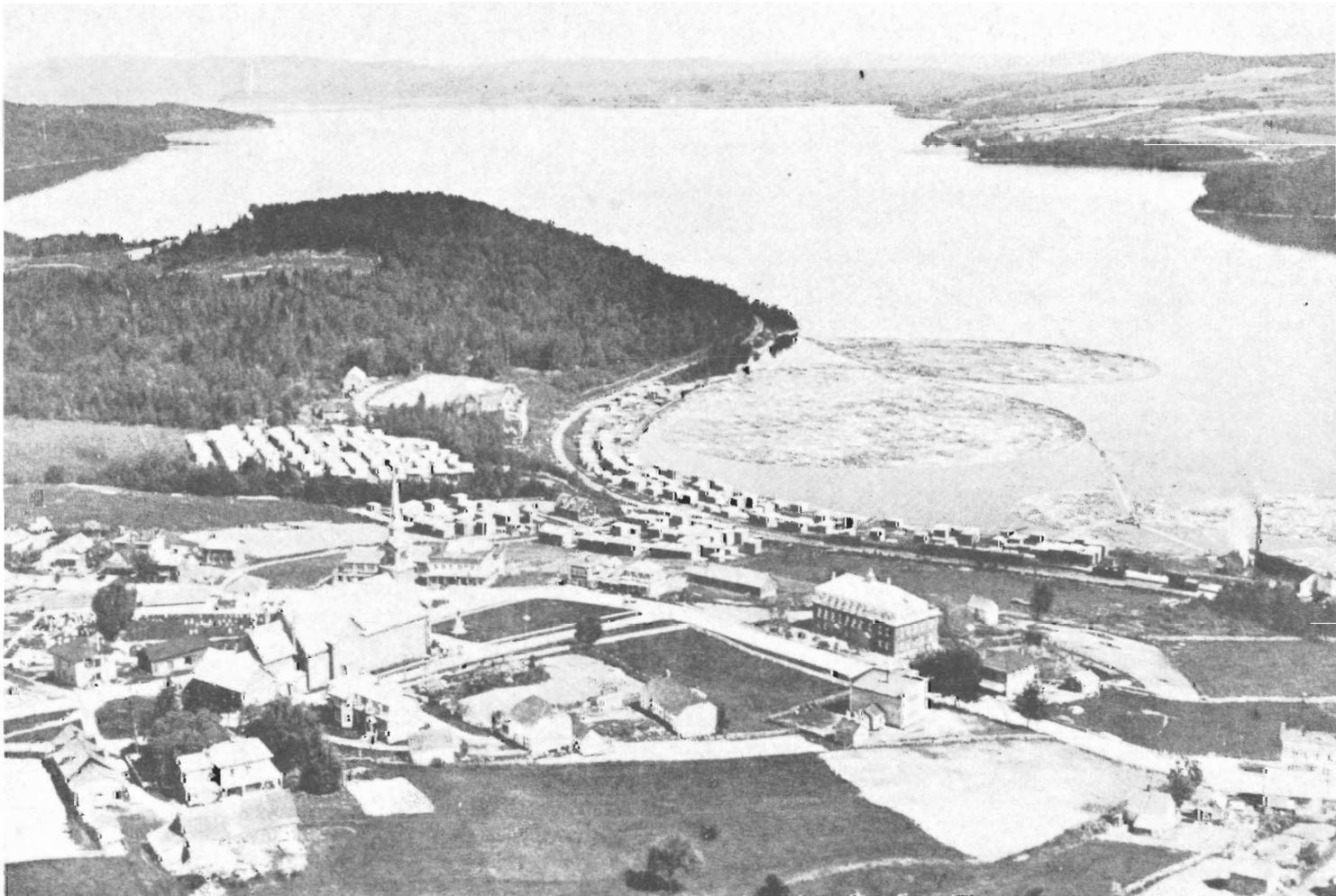
Même si dans son roman, Angus Graham se montre «plutôt sympathique aux colons»⁹, l'on ne doit pas oublier qu'il est l'auteur aussi d'un projet de création, dans le comté de Rimouski, d'une «forêt nationale (...) de 1,000 milles carrés qui fournirait du bois à ces messieurs (la Compagnie de Price) pour jusqu'à la fin du monde et des Canadiens».¹⁰

Dans ce mémoire, il s'oppose farouchement à toute colonisation au profit d'une exploitation outrée de notre patrimoine

forestier.¹¹

Heureusement, pour sa mémoire, qu'il s'est quelque peu «racheté» dans son roman en montrant la nécessité d'ouvrir de nouveaux espaces aux «vrais colons»¹², même au détriment des compagnies forestières.

Malgré son style et ses longueurs nous recommandons la lecture de ce livre pittoresque parce qu'il nous éclaire bien sur certaines pratiques de vie aujourd'hui oubliées et parce qu'il met en relief notre région et l'histoire de son développement.¹³



Notre-Dame-du-Lac, dans le Témiscouata. Exemple d'un village où dominent les activités liées à l'industrie forestière. (Blanchard, *L'Est du Canada Français*, Tome I, Montréal, Beauchemin, 1935, p. 207).

Extrait de Napoléon Tremblay, pp. 89-90

6. «À l'ouest de Pointe, c'était Rivière-Blanche, petite ville compassée, pleinement consciente de sa dignité du chef-lieu de comté. Les Gagnon faisaient de bonnes affaires à Rivière-Blanche, mais rien que du gros, par l'intermédiaire d'un associé; il ne fallait pas songer à la livraison de porte à porte, car cette ville possédait un chef de police et deux constables, un palais de justice neuf en briques avec cellules attenantes, et tout l'épouvantable appareil du code pénal. On pouvait même se faire pendre, à l'occasion, à Rivière-Blanche. Aussi Napoléon passait-il délicatement devant la cathédrale, l'évêché, le collège classique, le couvent, la compagnie de bois de pulpe Georges Washington, se dirigeant vers l'air plus libre du faubourg, qui abritait les ouvriers du «moulin à papier» et où son client, Joe Vézina, tenait une salle de «pool» mal famée.

Le faubourg, faisait partie du fief de la papeterie, se tassait près d'elle, loin du reste de la ville, tout près de la rivière; il se trouvait donc commodément éloigné du champ d'action des «spotteurs» et des «polices».

La Rivière Blanche franchie, Napoléon était tout à fait hors de danger; dix milles plus loin il était à

Saint-Denis.

Cette partie du littoral était très escarpée, hérissée d'îlots boisés tout proches du rivage. Saint-Denis nichait dans une sorte de cuvette dont le fond était submergé et les bords constitués par des pentes raides tapissées d'herbe ou, du côté des terres, par d'énormes blocs de rochers recouvert d'arbres. Une brèche s'ouvrait sur le Saint-Laurent, en partie obstruée et protégée par une île assez étendue plantée d'épinettes.

Si le fond avait été plus complètement submergé, Saint-Denis aurait possédé un port magnifique; tel quel, il offrait un assez bon abri aux bateaux qui pouvaient s'ancrer aux abords de l'île, face à la côte, mais la partie du cratère la plus éloignée du fleuve était tout entière à sec à marée basse; aussi le quai construit à l'embouchure de la petite rivière n'était-il accessible qu'aux goëlettes et aux bateaux de pêche.

Les gens de Saint-Denis étaient pauvres, mais cela ne les empêchait pas d'acheter leur gin De-Kuyper par bouteilles de douze onces. Quant aux «spotteurs», ils ne venaient jamais perdre leur temps dans ce pays perdu.»

NOTES:

1. Publié originellement à Londres en 1939, ce roman fut traduit et adapté en québécois (dialogues) par André Champoux, alors professeur au Collège Stanislas de Montréal; il parut au Québec en 1945 chez Beauchemin.
- **Napoléon Tremblay**. London, Robert Hale, 1939. 336 pages.
- **Napoléon Tremblay**, Montréal, Beauchemin, 1945, 405 pages.
2. Voir Émile Benoist, **Rimouski et les pays d'en-bas**, Montréal, Les Éditions Le Devoir, 1945, pp. 55 et 56.
3. Son nom apparaît, pour la dernière fois, dans l'**International Authors and Writers Who's Who** de 1976.
4. Voir la chronique de Marcel Valois dans *La Presse* du 3 mars 1945.
5. Voir la critique de Clément Saint-Germain dans *Mes fiches* (nos 167-170), septembre 1945, p. 35.
Pour nos lecteurs intéressés par la critique littéraire voici une liste des recensions de ce livre:
- *Le Devoir* du 17 février 1945, p. 8.
- *Idem* du 24 mars 1945, p. 6.
- *La Presse* du 3 mars 1945, p. ?.
- *L'Écho du Bas St-Laurent* du 26 avril 1945, p. 15.
- *Relations* (no 55), juillet 1945, p. 195.
- *Mes fiches* (nos 169-170), septembre 1945, p. 35.
- *Queen's Quaterly* (vol. 47), 1940, p. 117.
Notons que l'ensemble de la critique fut favorable à cette oeuvre tout en signalant, sauf

Le Devoir, ses faiblesses littéraires.

7. Voir Augus Graham, op. ect., p. 248. D'après les éléments de description fournis par l'auteur, il semble bien que cette paroisse soit située face à Notre-Dame-du-Lac (Saint-Juste-du-Lac?).
8. Rappelons les longues tractations (1915-19) entre le gouvernement provincial et la compagnie Fraser pour que cette dernière accepte d'échanger du terrain afin de permettre la création de Saint-Juste-du-Lac.
9. Voir Alexandre Dugré «La spoliation du Bas du Québec» in *Relations* (no 68), août 1946, p. 233.
10. *Ibidem*.
11. Ce mémoire est bien analysé et critiqué dans le volume d'Émile Benoist, **Rimouski et les pays d'en-bas** (chapitre VII). Alexandre Dugré, dans l'article cité ci-dessus, faisant écho au mémoire de Graham, s'en prend aussi aux compagnies forestières qui ruinent notre patrimoine forestier et empêchent la colonisation.
12. Voici comment l'auteur distingue le «vrai colon» du «faux colon»:
«Les colons sont parfois classés en vrais colons et faux colons. La distinction est un peu simpliste, mais elle reflète un aspect important du travail de colonisation.
Le vrai colon, c'est un homme qui veut transformer son lot en ferme et vivre des fruits de son travail. Il ne laissera échapper aucune occasion d'améliorer son existence en acceptant d'autres ouvrages à la morte-saison; et pendant les premières années il comptera

nécessairement pour vivre sur la coupe et la vente de son bois de pulpe; mais son point de vue sera constamment celui du cultivateur.

Pour le faux colon, au contraire, le bois de pulpe est une fin en lui-même; il n'a nullement le désir de se «faire une terre», de s'installer une ferme, ni de se fixer nulle part; sa seule idée en prenant une concession, c'est de «faire son bois» au plus vite, et si possible, beaucoup plus vite que la loi ne le permet, puis de disparaître et de tenter la même expérience plus loin, laissant derrière lui un désert. De tels colons ne se soucient pas de la qualité de leur sol. Les bons colons, au contraire, cherchent, quand ils le peuvent, à se trouver une bonne argile grasse, connue des spécialistes sous le nom de terre forte, aussi bien que le bois dont ils auront besoin, pour financer les premières et bien maigres années.»

Voir Angus Graham, p. etc., pp. 247 et 248.

13. Pour ceux que la rare littérature «régionale» de cette période (années trente-quarante) intéresse citons deux autres oeuvres dont l'intrigue se situe «chez-nous»:
- **La terre ancestrale**, de Louis-Philippe Côté, publié en 1933, dont l'action se passe à Trois-Pistoles.
- **Les beaux jours viendront...** de Charles-Henri Beaupray, publié en 1942, qui relate des événements se passant à «Montcourt» (i.e. Escourt).

Portrait: Elise Belzile: Une femme de lettre

chez les agriculteurs

par Claire Soucy, historienne*

Il n'y a pas si longtemps on savait peu de choses sur le passé des femmes. En effet, celles, dont la fonction dominante consistait surtout à mettre au monde de nombreux enfants puis à assurer leur subsistance jusqu'à ce qu'ils s'établissent à leur tour, sont restées dans l'ombre de leurs foyers loin de la sphère publique occupée majoritairement par les hommes. Du moins le croyait-on. Car de nombreux travaux en cours, ouvrant de nouvelles pistes de recherche, tendent à montrer que pour englober la totalité de l'expérience historique des femmes il est nécessaire de l'aborder en tenant compte à la fois de leur vie publique et privée qui sont intimement imbriquées. Car, à n'en pas douter, les

femmes de toutes les sociétés autant urbaines que rurales, des époques les plus reculées jusqu'aux plus contemporaines, ont joué un rôle déterminant dans la dynamique de changement social.

Malgré un vif progrès dans la recherche de ces questions nos travaux antérieurs ont confirmé le peu de connaissances de l'histoire des femmes des sociétés rurales. Par conséquent, notre objectif de pénétrer davantage une facette de l'univers quotidien de ces dernières s'inscrit dans une optique d'élargissement du savoir d'un secteur relativement obscur de notre histoire nationale et régionale. Pour ce faire, nous tracerons quelques paramètres sur le vécu et la carrière méconnue

d'une agricultrice de Saint-Fabien: Elise Belzile-Boulangier dont les articles signées Agar, Euphrosine et Gervaise ont occupé les colonnes journalistiques de la presse féminine dans le premier tiers du XXe siècle.

Courte biographie

Cette femme dont la carrière journalistique aura un certain intérêt a grandi dans une famille agricole moyenne c'est-à-dire où les besoins de ses membres sont comblés par des activités vivotières. Née dans une famille nombreuse, Élise Belzile comme toutes les filles de sa génération aura tôt fait d'apporter sa contribution au travail agricole et domestique familiale. Comme chacun le sait l'apport des femmes au



Saint-Fabien, vu de l'ouest, au début du XXe siècle. Village natal d'Elise Belzile. (Collection R. Boulangier).



Elise Belzile-Boulanger (1871-1937): une femme de lettre chez les agricultrices. (Collection R. Boulanger).

processus économique était essentiel à la survie de la famille puisque les hommes devaient souvent apporter un revenu supplémentaire monétaire par une pluri-activité extérieure à la ferme.

Démontrant des capacités d'apprentissage et un grand intérêt pour les études elle est prise sous l'aile bienfaitrice de son oncle curé qui veut parfaire sa formation académique. C'est ainsi qu'elle quitte son Saint-Fabien natal pour terminer ses études primaires dans la paroisse Saint-Ulric où elle vit avec son oncle.

Quelques années plus tard, elle entre comme novice chez les Soeurs de la Charité de Québec qui dirigent un hospice à Rimouski (1891-93). Son séjour s'échelonne sur deux années. Sans doute une période heureuse pour celle qui décrira en un texte assez substantiel les heures passées dans cet édifice béni comme elle se plaît à le qualifier.¹ Durant les années qui précèdent son mariage, en 1900, elle enseigne dans les écoles primaires de la région.

Il semble que son mariage et l'installation sur la terre ancestrale des Boulanger à Saint-

Fabien n'ont pas trop nuit à la poursuite des activités intellectuelles de madame Belzile. Ainsi,



Elise Belzile et son fils en 1929 (Collection R. Boulanger).

malgré son travail de mère de quatre enfants et d'agricultrice, elle réussit à s'exprimer par ses écrits. Cela confirme que les femmes des milieux ruraux pouvaient se valoriser autrement que par leur rôle reproducteur. En ef-

fet, cette forme d'action sociale menée par cette femme représente, à notre avis, une forme de bataille vouée à l'affirmation des droits féminins tout aussi importante que les luttes à plus grande échelle comme par exemple l'action des suffragettes du début du siècle. Car, à cette époque, elle était perçue dans son milieu comme une déviante par rapport à la norme culturelle et idéologique qui consistait pour les femmes à demeurer les gardiennes de la race et du foyer.

Carrière journalistique

C'est au tournant du siècle que la presse féminine québécoise prend son envol autour de personnalités connues de la métropole. Des périodiques tels que *Au Coin du Feu*, le *Journal de Française*, la *Bonne Parole* créés et dirigés par des femmes publicisent la parole féminine longtemps ignorée et indiquent un renouveau dans le vécu de celles-ci. Cette prise de parole des femmes arrive à un moment significatif c'est-à-dire alors que se heurtent la tradition et la modernité facilement observables à travers les activités économiques, politiques et sociales de ce temps.



Pique-nique familial à Saint-Fabien-sur-Mer. Elise Belzile est la 2e à partir de la gauche. (Collection R. Boulanger).



Alice «Jovette» Bernier, auteure et journaliste renommée. Une amie d'Élise Belzile (Collection R. Boulanger).

Même dans les sociétés rurales, la pénétration de la modernité se fait progressivement et transforme les pratiques culturelles de ses habitants sous diverses formes. Toutefois ces changements s'opèrent lentement et les valeurs traditionnelles reliées à la famille, la religion et la terre commencent à peine à bouger.

Après avoir jeté un oeil furtif sur les archives personnelles et l'abondante correspondance d'Élise Belzile nous notons que la période la plus féconde de sa production littéraire se situe autour de 1920 jusqu'au début des années trente. C'est donc une femme en pleine maturité avec une expérience de la vie considérable qui écrit des articles publiés dans les diverses chroniques féminines du *Soleil*, de *la Terre de Chez-nous*, du *Bulletin de la Ferme* et de *la Revue Moderne*.

Cette dernière, fondée par une rimouskoise d'origine Anne-Marie Gleason (Madeleine), s'impose comme un périodique important dans l'histoire de la presse au Québec.² D'ailleurs, les deux femmes entretenaient des rapports cordiaux confirmés par plusieurs lettres.³

Comme nous l'avons déjà signalé auparavant nous n'analyserons pas l'ensemble de l'oeuvre d'Élise Belzile mais plutôt nous tenterons de dégager, à partir de quelques textes, l'orientation de la pensée de l'auteure et de son discours. Dans un premier temps, nous constatons d'emblée que son discours justifie le vécu des femmes de cette époque de façon très évidente. Ainsi, lorsqu'Élise Belzile aborde un sujet à interprétation multiple comme les sentiments humains, elle les définit à travers l'institution du mariage qui est un facteur de stabilité indispensable pour soutenir les hauts et les bas de l'expression de ces sentiments. En ce sens, celle qui conjugue ensemble amour et sacrifice ne se démarque pas de façon radicale de l'idéologie dominante selon laquelle les devoirs de la mère de famille dépassent et empiètent sur les désirs personnels.

Toutefois à travers ce discours pas forcément libéral on perçoit une volonté d'établir une certaine forme d'égalitarisme au sein du couple interprétée par les qualités qu'elle assigne à chacun. Sa définition de l'homme parfait, de l'homme tout court, laisse deviner une préoccupation manifeste d'un certain aplanissement des rapports entre les sexes.

«Nous avons rêvé un homme dont la bonté rayonnante inspire l'amour; un homme dont la vertu commande le respect; un homme indulgent dont le pardon ou la pitié ne soient pas un abaissement pour sa femme repentante; un homme conscient de sa force et de sa valeur qui ne sente pas le besoin d'écraser la femme qui l'a choisie pour se hausser lui-même; un homme dont la vaillance soutienne la faiblesse des siens aux heures d'angoisse; un homme qui comprenne le sens divin du doux nom de père et de celui d'époux; un homme respec-

tueux du droit d'autrui, mais fier du sien, sachant lutter, sachant vaincre.»⁴

L'amour de la terre et de la patrie transparaissent facilement dans les textes de cette auteure dans un style à tendance lyrique et laudative bien conforme à l'écriture de ce temps.

«Chez-nous! N'est-ce pas aussi le toit qui abrite chacun de nos amis, le coin de ciel bleu qui inspire leurs rêveries (...) Aimons ensemble notre belle patrie la bonne terre canadienne, ces hommes, ces femmes, tous ces canadiens, nos frères (...)»⁵

L'auteure touche nombre de thèmes et discute des problèmes de la vie en se basant sur la force de la famille qui demeure pour elle un lieu privilégié d'épanouissement. En fait, à travers ses écrits le message principal est la sauvegarde de la famille. D'ailleurs ce type de réaction n'est pas étonnant si l'on pense que la famille constituait le cadre où s'arti-



La table de travail d'un écrivain et journaliste au début du siècle. (Collection R. Boulanger).

culait production et vie affective très intense. Par ce discours, Élise Belzile ne remet pas en question les rôles familiaux et s'inscrit dans la même lignée que ses consoeurs journalistes de l'époque qui tiennent à peu de chose près, le même langage.

Une véritable analyse de l'oeuvre et de la correspondance d'Élise Belzile aurait peut-être dégagé une vision plus nuancée de sa participation à l'émergence d'une parole féminine. Dans le cadre de ce court portrait nous n'avons pu que rester à la surface de l'oeuvre en dégagant quelques thèmes de sa pensée qui véhiculaient une certaine continuité du vécu des femmes de cette époque.

En fait, ce qui est intéressant chez cette femme c'est qu'elle ait participé à cette grande aventure représentée par l'écriture et ce malgré son isolement. De plus, cela contribue à confirmer la thèse selon laquelle les femmes des milieux ruraux réagissaient elles aussi à une certaine forme «d'emprisonnement domestique» puisque les fonctions publiques concernaient davantage les hommes et les tribunes où elles pouvaient s'exprimer étaient plus limitées. De là à voir en cette nouvelle pratique culturelle une affirmation de leur place dans la famille et la société. Élise Belzile incarne un maillon important dans la longue marche entreprise par les suffragettes du début du siècle, les ouvrières des usines de guerre, les membres des organisations rurales et urbaines jusqu'aux féministes radicales toutes liées et engagées dans le même processus de rendre égalitaires les rapports hommes/femmes.

NOTES:

1. Gervaise. «Au lendemain d'une belle fête». *Le Soleil*, 30 juillet 1921, page 1.
2. Morin, Lisette. «Madeleine Gleason-Huguenin: un demi-siècle d'écriture au féminin». *Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent*, volume 4, numéros 3-4 décembre 1978, pages 28-31.
3. Un certain lien les unissait puisque Anne-Marie Gleason (Madeleine) était la soeur de Éliane Gleason épouse de Louis de Gonzague Belzile oncle de Élise Belzile.
4. Gervaise. «Qu'est-ce que l'homme». *Le Soleil*, 9 avril 1921, page 9.
5. Gervaise. «Chez-nous». *Le Soleil*, 14 novembre 1921, page 9.

* L'auteure tient à remercier Mesdames Rosaire et Marie Boulanger de Saint-Fabien.



CAUSERIE FEMININE

Le souffle de novembre



A Gervaise, fraternellement

Le souffle de Novembre a fêtré la feuille
Et chassé les oiseaux vers des lieux plus éléments
hantant la mort venir, la forêt dépeuplée
Tend vers l'olympé éteint des bras à nu, tremblante
éteints

Les ruisseaux empâtés ont une voix grondante
Qui, sombre, supplante le murmure si cher :
Enlevée par le vent, sur la plaine rugueuse,
Danseent les feuilles d'or dont l'étrange état ber
Hier

Assis au piano, d'une main engourdie
Seul au foyer ce soir (ma Louise n'est plus),
Je contie au clavier bien triste rapidité :
Les multiples chagrins en mon âme reclus
Et plus

Au galant voisin, et tout à fait sans attente
Une jeune main, dont le marbre est mort,
L'ontimpe son pouce qu'elle honde de larmes
Amères, redoutant, pour la pauvre qui dort,
Le Sort

Il fait bien triste, autour du souffle de Novembre
Et comme au ciel fatal en nous tout est blafard
Si nous n'avions pas ce mois qui tout dément
Nous amers nous du Nouveau-né nuquard,
Le nord
Yvon D'ANGUS.

Novembre 1921

Vers la beauté

A Québec



Pour lui faire un présent qui soit bien digne d'elle
Depuis que j'ai vingt ans, j'ai cherché la beauté
Et c'est elle toujours que mon être appelle
Du fond de mon coeur tourmenté

Je la cherchais pourtant où d'autres l'ont éprouvé
Dans l'air d'une grille ou le feu d'un vitrail,
Ou la ombre biblique légèrement gravée
Au tympan d'un ancien portail.

Plus tard, j'en ai cherché le secret dans les aines
Celles que la foi garde et que l'amour fleurit
Que le monde peut-être écroule de ses bûches
Mais que Dieu comprend et chérit

Mais dans les coeurs humains comme dans la nature
Je n'ai trouvé Seigneur, que des reflets pâles
Qu'une ombre de parfum, qu'un reste de murmure
Régénéré de vos paradis.

Ah, vous m'avez pris l'âme et j'ai été brisé
Vous avez sur mes yeux mis le voile des pleurs
Vous avez pris ma vie et vous l'avez ployée
Nous le fais des pins douleurs

Vous m'avez fait obscur, moi qui rêvais la gloire
Moi qui rêvais d'amour, vous m'avez laissé seul
Au point que mes deux bras tendus dans la nuit noire
N'y rencontrent plus qu'un linéol

Et pourtant dans cette ombre où ma vie agonise
Où bataille en bataille et d'effort en effort
Sans crainte que mon coeur se lève ou bien se brise
Je marcherai jusqu'à la mort

Car la beauté qu'en vain je cherchais par le monde
L'introuvable beauté de ma rêve d'enfant,
Il me semble qu'enfin je vais la tenir toute
Au fond de mon coeur triomphant

Et c'est votre Beauté, mon Dieu la vôtre même
Que contemplant la haut les peuples et les rois,
Mais dont s'élevait seule, avant l'heure suprême
Ceux que vous élisez sur la croix

ROGER DE CONDE

Copie et offert en témoignage de sympathie et d'estime par
GERVAISE

Ormeaux

Cordialement à Madame Gervaise.

Ormeaux! mais dites-moi, que désigne ce nom?
Une ville, un village? un bourg peut-être? --non!
Vous semez en vain la carte des Prairies,
Les pages du "Larousse" et la géographie
Sans jamais déchiffrer l'énigme de ce mot!

Village dites-vous? Le titre de "hameau"
Serait pompeux d'un toit isolé dans la plaine
D'un tout petit point blanc que l'oeil perçoit à peine
Aux saisons, de la forêt redoutable mur
Que forme la forêt immense du grain noir!

Ormeaux c'est un esquil infime sur les ondes
Mouvante des grands hils et des avoines blanches
Ormeaux c'est presque rien, ce n'est pas tout à coup
Le voyageur, souvent, n'aperçoit rien du tout!
Un mot sur une porte occupe peu d'espace...
N'empêche que pour moi, le nom de cette place.

Conserve dans mon coeur l'attrait de l'inédit!
Vous comprendrez pourquoi, quand il vous sera dit:
Qu'au soir quand j'ai le soir, j'y vais montent "La Pluie"
Au grand galop quérir la Page Féminine!

Ormeaux, est presque rien... mais le nom le plus doux,
Le plus beau, le plus grand, et le plus sympathique.
Le mot qui fait rêver notre âme poétique,
Gervaise, n'est-ce pas celui qui dit: --Chas-Nous? --

J. YEVRAN.

En-tête de la chronique «Causerie Féminine» du *Soleil* et quelques poèmes d'auteurs masculins dédiés à Gervaise dans les éditions du 15 octobre 1921, 26 novembre 1921 et 19 février 1921. Gervaise était le nom de plume d'Élise Belzile.

BIBLIOGRAPHIE études

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Collection Idéelles. Montréal, Quinze, 1982. 521 pages.

articles

Fahmy-Eid, Nadia. «La presse féminine au Québec (1890-1920): une pratique culturelle et politique ambivalente.» Y. Cohen, *Femmes et politique*, Montréal, Le Jour, 1981. pages 101-119.

Lavigne, Marie et Yolande Pinard. «Travail et mouvement des femmes: une histoire visible.» M. Lavigne et Y. Pinard, *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal-Express, 1983. pages 7-60.

Morin, Lisette. «Madeleine Gleason-Huguenin: un demi-siècle d'écriture au féminin». *Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent*, volume V, numéros 3-4, décembre 1978, pages 28-31.

imprimés

Journal Le Soleil
Bulletin des Agriculteurs

sources privées

Archives personnelles de Éliane Belzile-Boulanger

sources orales

Madame Rosaire Boulanger
Madame Marie Boulanger

En librairie

Lechasseur, Antonio en coll. avec Jacques Lemay.

MUNICIPALITÉS ET PAROISSES DU BAS-SAINT-LAURENT, DE LA GASPÉSIE ET DES ÎLES-DE-LA-MADELEINE. POPULATIONS ET LIMITES TERRITORIALES 1851-1981.

Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987. 51 pages. 5 micro-fiches.

Cet ouvrage, qui donne les populations et les limites territoriales des municipalités et paroisses des divisions de recensement de Kamouraska, Rivière-du-Loup, Témiscouata, Rimouski, Matane, Matapédia, Bonaventure, Gaspé-Ouest, Gaspé-Est et Îles-de-la-Madeleine, est un outil

GRAND-MÉTIS, CHRONIQUE ROMANCÉE

Larrivée, Jean, *Grand-Métis, chronique romancée*. Pointe-au-Père, Éditions de la mer 1986. 160 pages.

La lecture de *Grand-Métis*, chronique historique romancée de Jean Larrivée, nous fait pénétrer dans un univers de ténacité et de rigueur. En effet, à travers l'âpreté des conditions de vie de cette époque pas tellement lointaine, la lutte pour la survie anime les individus, soulève et justifie les événements et fait basculer dans l'irréel la facilité de la vie. Et,

et un ouvrage de référence de grande valeur. On y trouve les chiffres des effectifs totaux des populations, ainsi que les limites territoriales, de toutes les paroisses et de toutes les municipalités de 1851 à 1981. Il est maintenant plus aisé de consulter ces informations tirées, d'une part, des rapports annuels des curés et, d'autre part, des recensements décennaux et bi-décennaux (depuis 1951) du Canada. Le chercheur peut effectuer toutes sortes de recoupements selon ses besoins. La paroisse ayant été choisie comme unité de base, un système de renvois permet de reconstituer les villes. Pour les paroisses érigées avant 1925, les descriptions d'Hormi-

c'est d'abord ce qui frappe chez Larrivée qui sait bien raconter ce «pays», son pays, rempli d'odeur de varech et d'eau salée apportée par la brise du noroît.

Toutefois, dès les premières pages du livre, la volonté énergique et le potentiel des personnages auraient mérité d'être exploité plus en profondeur puisque c'est à travers ceux-ci que nous parcourons des moments importants de notre histoire sociale, économique et culturelle. De même plusieurs détails et autant de descriptions de l'environnement, du paysage, de la culture et des modes de vie, des événe-

ments historiques absents du récit appauvrissent l'ensemble de l'oeuvre et nous laissent quelque peu sur notre appétit. Ce qui, malheureusement, diminue l'intérêt suscité par un sujet pour le moins captivant.

La forme demeure très acceptable et l'écriture claire et précise, souvent teintée de poésie inspirée par la beauté du paysage métissien, intensifie la cohérence du propos. Un livre très intéressant à découvrir pour en savoir davantage sur le développement de la région bas-laurentienne à partir du milieu du XIXe siècle.

Yves Tremblay

Claire Soucy

Une poète pour la Métis

par Léona Tanguay

C'est un phénomène québécois que celui de la poésie enracinée dans l'âme mystérieuse de la terre maternelle. Les horizons tacites où se sont promenés les regards de l'enfance et de l'adolescence de nos poètes ont fait naître en eux des réseaux de connivences à décoder impatiemment vers l'âge adulte. Il y a chez nous plus de poètes du terroir que l'on pense, mais la forme de l'expression se spécifie ou se diversifie selon le matériau artistique. Les fermières du domaine de la Métis disent l'attachement au pays dans la stylisation de leurs court-pointes, dans les fleurs de leurs

pièces d'artisanat ou celles de leur jardin ornamental; les poètes de la région disent la même allé-giance affective dans l'agence-ment de leurs strophes ou les couleurs de leur langage.

Une recension de la littérature féminine québécoise des années '60 nous a soudain permis de reconnaître l'appartenance mystérieuse de Gemma Tremblay à cette région de la Métis ensorce-lante et dynamique.

Comment l'âme solitaire et ré-ceptive de la poète a-t-elle signifié les connivences secrètes de sa vie intime avec le pays, son fleuve, ses saisons et ses horizons? Jus-

qu'à quel point sa poésie régionaliste nous révèle-t-elle enracine-ment, consonance et culte amou-reux, voilà ce que nous nous pro-posons de découvrir dans une première et rapide approche. Nous chercherons donc la cohé-rence du message poétique en suivant certains fils associatifs jusqu'en leurs points de conver-gence dans l'oeuvre laquelle nous divisons, pour fin d'analyse, en ce triptyque référentiel indiqué ci-dessus.

1. Poésie d'enracinement

Présenter, c'est rendre présent, c'est évoquer ici, le plus sensible-



Madame Gemma Tremblay, 1925-1974, poétesse de Sainte-Angèle dans la Métis.

ment possible, le visage de Gemma Tremblay, cette femme qui est passée très discrètement dans la vie aussi bien que dans la littérature québécoise. Nous nous hâtons d'abord de lui laisser révéler son histoire personnelle, commencée le 29 avril 1925, associée par conséquent à la naissance frileuse d'un certain printemps métissien:

«*Je suis née comme j'ai pu dans un frisson d'avril en plein éboulis de neige*»¹

Dans un autre recueil, **Cuivres et violons marins**, le poète découvre l'influence des astres sur son destin:

«*Sous le signe du taureau ma lutte se situe entre ciel et terre à la rencontre d'une fidélité de pluie*»²

Le village de Saint-Moïse, lieu de sa naissance, se trouve repéré grâce à une association auditive inoubliable:

«*Je suis née au bord des voies ferrées voyage pour la vie bruit de ferraille*»³

Dans **Poème d'Identité**, elle situe géographiquement son pays d'enfance dans le cadre des montagnes qui l'entourent:

«*Je n'ai pas désiré la vie que j'entretiens à flancs d'Alléghanys de Shicks-hocs*

je n'ai pas demandé à vivre quart de soleil de pluie rousse»⁴

Si la poésie se plaît dans la sphère éthérée de l'imaginaire, son envol touche parfois la réalité des lieux terrestres sans rien perdre de sa grâce: «*Pouvoir t'oublier rivière des Métis/Sainte-Angèle et tout le Bas-fleuve*»⁵

Ce sont les premières coordonnées de sa biographie que le poète épingle exactement avec le nom des lieux où elle a vécu. Sainte-Angèle (de Méridi), petit village aux portes de la Métis, a été un milieu d'accueil pour l'enfant devenue, très jeune, une orpheline. Le presbytère de la paroisse, où sa tutrice était ménagère, a servi de cadre, à son enfance peut-être trop choyée ou trop bien défendue contre les intempéries de la liberté:

«*Révoltée dans ma liturgie j'ouvre le bréviaire des frimas je range mes jouets tourne les feuilles de mes sonates*

attendant la perfection du coloris sonore dans mon presbytère aux galeries parallèles de mes vertes pastorales jusqu'aux montagnes des vingt ans»⁶

C'est dans le recueil, si bien intitulé **Poèmes d'Identité**, que l'on découvre les sensibles attaches de l'âme avec les grands éléments de la nature (l'eau, les bois, la montagne, le soleil et le vent), attaches qui lui donnent un poids d'appartenance et de solide enracinement:

«*Pouvoir t'oublier rivière des Métis*

Sainte-Angèle et tout le Bas-fleuve

qui coule atrocement dans mon âme

j'étais née pour m'accouder sans ambages

au flanc de tes montagnes dans les soleils de cuir et le vent des bouleaux

j'étais née pour d'humbles camarades

identiques à mes châteaux d'Espagne»⁷

C'est bien la région du Bas-fleuve que Gemma Tremblay identifie par le triangle des phares illuminant la mer. L'on remarque que Métis est au centre de ces points flamboyants:

«*Trois phares tournent leurs feux royaux*

sur mes enfances

Percé - Métis - Pointe-au-Père aveuglent mes chemins vers la grand'ville

jusqu'aux gratte-ciel effilés»⁸

La grande ville de Montréal où la métissienne a vécu quinze ans ne peut, même avec tous ses charmes naturels et artificiels, ni conquérir ni séduire l'âme nostalgique:

«*Je veux vous redire dans ma langue de déracinée*

que votre ciel et tous vos noms ont chu dans ma mémoire

ma solitude s'est comblée de souvenirs jaunés

et quand j'avance frelatée à travers rues et ruelles de cette ville à pacquage

c'est à vous que je pense Bas-Fleuve de liberté de blanc silence»⁹

Un séjour de quelques années en France, malgré le ciel incom-

parable de la nature provençale, ne réussit pas davantage à acclimater le poète fidèle. Sur la terre ensoleillée de ces lointains ancêtres, Gemma Tremblay avoue, dans le poème intitulé: «Retour», qu'elle n'aspire qu'à revoir son pays natal:

«*Je reviens d'un instant à l'autre les yeux crevés*

du désert de l'absence

déliée du sommeil et de la nuit la gorge sèche de ténèbres

Dites qu'elle est tendre

la rude écorce de la terre

revêtue d'une ancienne enfance d'un souvenir étriqué

et le cercle vicieux des aller-retour»¹⁰

Le poème **Enneigélée**, daté de 1969, est écrit après vingt ans d'absence. Il fait saillir très positivement ces liens d'appartenance par lesquels Gemma Tremblay s'affirme être une indéracinable métissienne:

«*Sainte-Angèle-de-Méridi enneigélée de mon enfance*

je te récris dans ma mémoire

je te situe dans mon coeur cloisonné

sous le vacarme des décades rocheuses

Le froid n'a plus la même saveur parmi les arbres mutilés

égarés dans la rivière Métis

j'atterris près du courant quand je rêve

au Bas-fleuve

à mes chemins de neige au clair de lune»¹¹

D'autres toponymes: Rimouski, Manicouagan, Amqui, émergent encore dans la poésie de Gemma Tremblay comme autant de relais dans ce terroir de la Métis où elle aurait voulu éternellement s'enraciner. Il n'en a pas été ainsi. En 1974, la mort est venue la rejoindre à Montréal, Carré Saint-Louis, plus exactement avenue Laval, à quelques pas de la demeure de Nelligan, le poète qu'elle a le plus admiré. Son dernier recueil de poèmes, **Souffles du Midi**, appelle déjà une autre terre d'éternité:

«*Je le vois ce pays qui n'est pas d'ici*

j'entends l'horloge de mon heure ultime

Dieu que cet amour délabré

entre la terre et vous prenez forme de délivrance»¹²

Le pays est donc une valeur existentielle dans l'univers poétique de Gemma Tremblay. C'est par l'enracinement à la terre de Métis qui l'a vue naître, que la poétesse se place aux côtés de ses homologues québécois. Gilles Marcotte dans son essai **Une littérature qui se fait** pose ce jugement d'ensemble sur la poésie canadienne-française des années '60 et nous arguons que ce jugement englobe et réflète bien l'oeuvre poétique de Gemma Tremblay:

«Dans la mesure même où elle échappe aux facilités du pittoresque local, la poésie canadienne-française rejoint une interrogation fondamentale, qui est celle de son enracinement, de sa réussite humaine dans un lieu donné»¹³

2. Poésie de consonance

La poésie de Gemma Tremblay se présente comme une série de réponses à l'interpellation du monde. Le pays natal avec son histoire, ses éléments naturels, ses saisons et ses horizons déterminent en elle une dynamique de résonance qui suscite le poème. Nous appelons donc cette dynamique, dans la perspective d'une interprétation à fleur de musicalité, une poésie de consonance.

La musique a une large part dans la biographie et l'oeuvre de Gemma Tremblay. Lauréate de l'Académie de Musique de Québec, elle occupe les fonctions d'organiste et de professeur de piano dans son village d'adoption. Deux de ses recueils ont des titres consonant avec la musique: **Rhapsodie Auburn** (1960), **Cuivres et Violons marins** (1965). Le vocabulaire musical, qui affleure un peu partout dans son oeuvre, nous invite enfin à croire que son inspiration est toujours en recherche des harmoniques du monde. Le pays en général et son histoire, le terroir de la Métis en particulier, ses saisons et ses horizons, tout ce qui trouve résonance ou consonance en l'âme du poète, voilà ce que nous nous proposons d'inventorier.

Dès son premier recueil (**Rhap-**

sodie Auburn), Gemma Tremblay insinue que la voix du pays peut trouver en la sienne résonance et couleur:

*«Écoutez
la voix de mon pays
qui peut-être a trouvé
son chant et sa couleur»¹⁴*

L'artiste avoue que la poésie est causée en elle par l'être même du pays:

*«Qu'ai-je en moi de plus lyrique
au monde
de plus rutilant
qu'un pays prophétique»¹⁵*

Être poète, c'est assumer l'emprise mutuelle du monde sur soi et de soi sur le monde. **«La vie dure»**, ainsi que Gemma Tremblay l'intitule, c'est le poème-évocateur de ce double effort d'appel et de réponse:

*«C'est ainsi qu'on empoigne un pays
jusqu'à l'épuisement de son chant
c'est ainsi qu'on le cloue au coeur
du drame
en demeure de répondre»¹⁶*

Dans la même évocation se situe cette strophe du poème **«La survie»**:

*«J'ai peine à tourner en moi-même
un monde incarné, s'approprie
en mes côtes
mains refermées de présences
déboisées de paupières d'images
les sons s'éveillent entre mes dents»¹⁷*

La difficulté de la consonance est parfois ressentie jusqu'au désespoir:

*«Pays où je n'ai point d'accès
que j'arrache par lambeaux la nuit
don des langues évanouies de silence»¹⁸*

Si le pays, ainsi qu'une muse capricieuse, revient enchanter l'âme de la poétesse, alors c'est la consonance parfaite:

*«Mon pays navigue
descend la drave des forêts dans
mes veines
fleuve mêlé à mes larmes
mon pays passe dans ma voix»¹⁹*

Ce que Gemma Tremblay a retenu de l'histoire de son pays, c'est d'abord qu'elle est une épopée:

«N'éteignons pas ce jour tranchées de l'histoire au tringlot du souvenir»²⁰

Si la poétesse laisse entendre, ici ou là, assez maladroitement d'ailleurs, la note révolutionnaire, son inspiration est trop fidèle aux harmoniques de l'histoire pour se désaccorder de l'immense voix du passé:

«J'entends l'écho des siècles»²¹
et ailleurs:

*«Je goûte les sels de fixité
du murmure des siècles»²²*

Il y a donc là une promesse d'attachement au passé, mais la véritable mémoire n'est justifiable que si elle est consonante avec le présent et l'avenir. Conséquemment au vers: «n'éteignons pas (...)», cité plus haut, s'entr'ouvre une très belle perspective de continuité dans le temps:

*«Nous aurons des maisons douces
où les enfants d'autres siècles
joueront
sur des velours anciens»²³*

La thématique de Gemma Tremblay est surtout accordée à «l'histoire» des saisons de la Métis. Ici, les quatre soeurs ne sont pas aperçues distinctement, car sur elles règne en longueur le joyeux ou le triste hiver.

*«Il fallait bien l'hiver
pour se distraire du jardin et du soleil
une écharpe de givre
trois palais de glace
des fleuves sonores
où les poètes floconneux
secouent leurs vergers
transparents»²⁴*

Dans le poème **«Vallée de mars»** l'on peut saisir les indices: froid, deuil et gel qui connotent avec paysage d'hiver:

*«Retour du val accidenté
je garde en moi ce goût de neige
un banc de neige entre les dents*

*Hallo de givre autour du coeur
glas de mon père en mon village
cortège noir sur routin blanc*

*Mon coeur de gel est figé là
tel un rubis au long du fleuve
il se noiera dans le printemps»²⁵*

L'hiver a tellement de consonance dans l'inspiration de Gemma Tremblay qu'elle a intitulé l'un de ses recueils **Cratères sous la neige** (1966). La neige, fille soumise de l'hiver est condition essentielle de l'eau, fille timideuse du printemps.

Celui-ci arrive au pays de la Métis, tout à coup, par la force de la saison, aussi la poétesse a-t-elle bien rendu cette impression de combat: «*je tranche dans l'hiver du revers des printemps*».²⁶

Pour traduire la rapidité de la belle saison et ses fleurs éphémères, pourrait-on dire mieux qu'ici:

«*Chaque jour de l'été me tisse une étoile de neige*»²⁷

La poétesse est en relation secrète avec le pays, son histoire, ses saisons et aussi son fleuve-mer, comme le signifient les vers suivants:

«*Je remonte le fleuve de mémoire à l'encontre des marées buvant l'eau d'érable de la dernière écorce la douceur du pain revient de ma bouche*»²⁸

Le fleuve Saint-Laurent, au sein duquel se déverse la rivière Métis, occupe dans le temps et l'espace du pays une valeur historique et géographique essentielle. Il figne les bords de la Péninsule aussi bien que l'imagination des poètes. Gemma Tremblay a bien ressenti cet accord du fleuve au corps et à l'âme du Québec:

«*Mon fleuve est un rauque violon accordé au pays*».²⁹

et ailleurs:

«*Le Saint-Laurent ma plus belle musique*»³⁰

Nous voudrions enfin offrir au lecteur, en synthèse finale, cette magnifique pièce que le poète a intitulé «**Consonances**» et qui résume, en effet, tout ce qui s'harmonisait en elle avec les saisons, les chansons et les espaces du pays de la Métis qu'elle a chantée et tant aimée.

«*Tant de musiques de l'aube à la nuit aux cloches des muguets dans l'odeur des blés tant de musiques ont chanté*

Tant de musiques d'effroyables marées m'ont secouée m'ont envahie au fond de l'âme tant de musiques ont pleuré

Tant d'harmoniques déployées dans les espaces

sur moi s'est repliée l'indispensable glissant au coeur un indirect et court message Tant d'harmoniques se sont tues

Tant de claviers désaccordés Tant de musiques taries»³¹

3. Poésie, culte innombrable

Même s'il semble profane, l'amour est religieux. Il sait entourer de respect, d'admiration fervente et d'actes rituels les objets qu'il a choisi de privilégier.

Gemma Tremblay paraît avoir défendu à son coeur toute passion affectueuse au privilège de l'amour de son pays. Sa ferveur, elle l'a donc consacrée à l'oeuvre qu'il lui importait de faire: rendre un culte aux êtres et aux choses de son univers familial.

Nous recherchons, ici, comment la vocation du poète lui a permis d'exprimer, avec les divers vocables du langage religieux, un vrai culte envers son coin de terre affectionné:

purification:

«*J'irai me purifier dans les présences de la mer*»³²

liturgie:

«*Voici l'appel l'Introit du don nouveau toujours le psaume des marées*»³³

ferveur:

«*Mon pays, mon pays j'étends les bras à t'étouffer je courbe l'échine près du fleuve comme une bête assoiffée j'enfouis mon coeur dans les crocs de mon sol ils sont en nous ces cratères crachant leur violente ferveur*»³⁴

offertoire:

«*Je m'offre un lourd présent je m'offre un pays pour y mourir*»³⁵

célébration:

«*plein de cloches dans la gorge pour célébrer ce pays villes vilages quadrilatères de contradictions*»³⁶

solemnité:

«*Voltiges d'angélus et de glas aux nuques des longs hivers hivers des campagnes*

où chantent les églises dans le houx des Noël's»³⁷

acte rituel:

«*Un étrange destin m'oriente vers le levant j'accomplis le jour quotidien sous l'oeil luisant d'un phare le bonheur est fidèle au rendez-vous*»³⁸

soumission du poète à son destin:

«*Tu resteras l'instant d'un psaume au recto du verset ô miel d'humilité souvenirs lilas rouages saisonniers de soumissions dans l'absurde désert tu resteras la durée d'une messe*»³⁹

louange:

«*Je vous loue Seigneur dans les souches d'espoir d'images d'harmonies ô bruits de mers j'enchasse la foule serrée en coudolement je vous loue dans les saisons de sel et de printemps Soyez loué Seigneur à travers rues et ruelles de la ville de mon Bas-fleuve de liberté de blanc silence*»⁴⁰

prière:

«*Nous prierons sur les soirs nos longues litanies onduleuses banderolles en liesse sur les saisons de feuilles rouges*»⁴¹

memento:

«*Parfois je m'adosse au flanc du pays monstrueux où tonnent les Manicouagans je bois l'iode qui vente sur le fleuve où l'herbe pousse me tresse un lit parmi les grillons pitié par tous les vents qui m'effrayent le glas du piscenlit m'émeut davantage que roue de la rose au midi*»⁴²

«*Ultime chant des cloches démolies ne jettent plus leur tempête de sons je viens pour un glas perdu*»⁴³

crédo final:

«*Oui je surcharge mon poème j'explose du trop plein de moi-même qu'importe les impropres les li-*

*tanies massives
l'homme est trop faible pour t'a-
voir inventée
ô mer
plus tu grandis plus Dieu devient
visible»⁴⁴*

Le culte innombrable de la poé-
tesse, sa pseudo liturgie poéti-
que, s'élève donc, à partir des élé-
ments du monde (l'eau, la terre,
les saisons, les agglomérations
humaines, l'immensité de la mer)
jusqu'à la reconnaissance. Ce
culte est inspiré par une foi qui est
celle de son pays, celle de sa
«maison», et dont elle reconnaît
l'influence extraordinaire dans sa
vie:

*«Mes veines s'illuminent dans
mes demeures
mes ongles rutilent les orgues de
ma voix
psalmodient les futures résurrec-
tions
mon dieu qui a jeté la foi dans ma
maison»⁴⁵*

Au terme d'une première et
brève analyse de son oeuvre,
nous reconnaissons les valeurs
de la poésie de Gemma Trem-
blay, profondément enracinée
dans une terre maternelle, vaste,
dynamique et ensorcelante, celle
de l'incomparable Métis qui va
des Alléghanys à la Manic et de
Pointe-au-Père à Percé. La subs-
tance de la création inventoriée



nous est apparue sous un aspect
tridimensionnel soit: enracine-
ment dans le terroir, consonance
avec l'être du monde, culte in-
nombrable rendu, à travers la na-
ture inanimée, à l'Être invisible de
la création. Notre analyse est
donc celle du contenu poétique
plutôt que de la forme, dont nous
n'avons pas du tout parlé. Il y aura
certes lieu, en des approches sub-
séquentes, de compléter cette
étude en étendue et en perfec-
tion. La poétesse reconnaît, elle-
même, qu'elle n'a pas figolé un

chef d'oeuvre: ses mains sont
«malhabiles», mais elle a la
conviction d'avoir coïncidé, au
fond d'elle-même, avec la terre de
son cher pays de Métis:

*«Visage rouillé
entre des mains malhabiles
que les sources ne poliront pas
Je reviens d'une tournée
du fond de moi-même
encore immatérielle
avec la terre entre nous»⁴⁶*

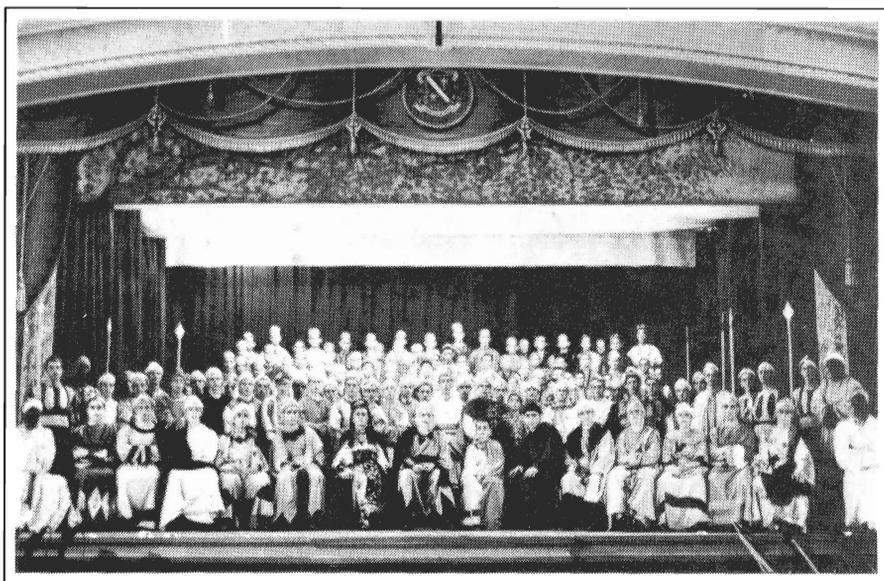
Léona Tanguay

NOTES

1. *Poèmes d'identité*, Paris, Jean Grassin, 1965, p. 29.
2. *Cuivres et violons marins*, Montréal, l'Hexagone, 1966, p. 55.
3. *Cratères sous la neige*, Montréal, Déom, 1966, p. 25.
4. *Poèmes d'identité*, p. 65.
5. *Ibid.*, p. 28.
6. *Seins gorgés*, Montréal, Éditions du Songe, 1969, p. 39.
7. *Poèmes d'identité*, p. 28.
8. *Ibid.*, p. 46.
9. *Ibid.*, p. 30.
10. *Séquences du poème*, Paris, Jean Grassin, 1964, p. 26.
11. *Seins gorgés*, p. 38.
12. *Souffles du Midi*, Paris, Jean Grassin, 1972, p. 78.
13. Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait*,

14. Montréal, HMH, 1962, p. 66.
15. *Rhapsodie auburn*, Montréal, Beauchemin, 1960, p. 31.
16. *Seins gorgés*, p. 29.
17. *Ibid.*, p. 23.
18. *Ibid.*, p. 31.
19. *Cuivres et violons marins*, p. 54.
20. *Ibid.*, p. 57.
21. *Poèmes d'identité*, p. 64.
22. *Feux intermittents*, Paris, Jean Grassin, 1968, p. 6.
23. *Cuivres et violons marins*, p. 22.
24. *Poèmes d'identité*, p. 64.
25. *Séquences du poème*, p. 31.
26. *Poèmes d'identité*, p. 12.
27. *Cratères sous la neige*, p. 27.
28. *Cuivres et violons marins*, p. 14.
29. *Ibid.*, p. 35.

30. *Cratères sous la neige*, p. 41.
31. *Rhapsodie auburn*, p. 33.
32. *Cuivres et violons marins*, p. 27.
33. *Rhapsodie auburn*, p. 41.
34. *Cratères sous la neige*, p. 22.
35. *Seins gorgés*, p. 23.
36. *Cratères sous la neige*, p. 12.
37. *Rhapsodie auburn*, p. 57.
38. *Cuivres et violons marins*, p. 30.
39. *Cratères sous la neige*, p. 38.
40. *Ibid.*, p. 50.
41. *Séquences du poème*, p. 11.
42. *Cratères sous la neige*, p. 18.
43. *Ibid.*, p. 26.
44. *Seins gorgés*, p. 80.
45. *Poèmes d'identité*, p. 73.
46. *Séquences du poème*, p. 26.



L'opéra «Joseph» en 1945.

Le Cégep de Rimouski, une présence régionale

Poursuivant l'oeuvre de la Société des concerts créée en 1940, le Service d'animation culturelle du Cégep de Rimouski est un chef de file en ce domaine.

Le Collège de Rimouski participe activement à la vie des arts dans la région!



Cégep de
Rimouski



Institut de marine
du Cégep de Rimouski